UN SUPPLÉMENT THÉMATIQUE DE SMART MEDIA

FOCUS.

Santé 360



Novembre ’26

Patrick Aebischer

Ancien président de l’EPFL et neuroscientifique, il décrypte les transformations de la santé à la croisée de la science et de l’économie.

En lire plus sur focus.swiss

Katrin Scheinemann

Ensemble pour améliorer les chances de guérison



Lorsqu'un enfant est atteint d'un cancer, la vie de toute sa famille bascule du jour au lendemain. Malgré ce diagnostic éprouvant, il y a aujourd'hui plus d'espoir que jamais : les chances de guérison des enfants et des adolescent- e-s atteint-e-s d'un cancer se sont nettement améliorées ces dernières décennies.

Ces progrès sont le fruit de la recherche, de la collaboration internationale et de l'engagement de nombreux spécialistes. En oncologie pédiatrique, la recherche fait partie intégrante de la prise en charge médicale. Les enfants et les adolescent-e-s développent des cancers différents de ceux des adultes. Nombre d'entre eux sont rares et nécessitent une recherche spécialisée pour améliorer les traitements et réduire les effets à long terme.

Il y a 50 ans, les centres suisses d'oncologie pédiatrique ont franchi une étape importante en fondant le Groupe d'oncologie pédiatrique suisse (SPOG). Aujourd'hui, le SPOG réunit les neuf centres suisses d'oncologie pédiatrique et coordonne la recherche clinique nationale dans ce domaine. Les études cliniques contribuent notamment à évaluer de nouvelles approches thérapeutiques et à améliorer la prise en charge des jeunes patient-e-s.

Le SPOG et ses partenaires participent également à des programmes internationaux de recherche et contribuent au développement de nouvelles approches thérapeutiques. En Suisse, elle favorise une prise en charge répondant aux mêmes standards élevés, quel que soit le lieu de résidence.

Malgré ces progrès, certains cancers restent difficiles à traiter. La guérison ne marque pas la fin des soins. Le suivi, la prévention et la prise en charge des effets à long terme font partie intégrante de l'oncologie pédiatrique depuis des décennies. La recherche permet de continuer à progresser pour que les survivant-e-s vivent plus longtemps, avec la meilleure qualité de vie possible.

L'histoire de l'oncologie pédiatrique montre ce qui est possible lorsque personnes et institutions unissent leurs forces. Depuis 50 ans, le SPOG contribue à faire progresser la recherche, les traitements et le suivi en Suisse. La recherche d'aujourd'hui améliore les soins actuels, façonne les traitements de demain et offre aux enfants et aux adolescent-e-s atteint-e-s d'un cancer la chance d'un avenir en bonne santé.

Texte **Pre Katrin Scheinemann, M.Sc**
Présidente, Groupe d'oncologie pédiatrique suisse (SPOG)

Contenu.

06 IA & Santé

10 Interview: Patrick Aebischer

14 Santé de demain

Focus Santé 360.

Cheffe de projet
Lisa Fischer

Directeur d'agence
Cyrille Daverdisse

Directeur des ventes
Thibaut Mochel

Rédactrice en chef Romandie
Marie Geyer

Graphistes
Morgane Pedroletti, Marie Geyer

Journalistes
Océane Kasonia, Léa Stocky, Maévane Mas, SMA

Image de couverture
iStock/BlackJack3D

Canal de distribution
Bilan

Impression
Stämpfli Publications SA

smart media agency

Smart Media Agency SA.

Gerbergasse 5, 8001 Zürich, Suisse
Tél +41 44 258 86 00
info@smartmediaagency.ch
redactionFR@smartmediaagency.ch
focus.swiss



Bonne lecture !
Lisa Fischer
Cheffe de projet

Brandreport • BabyImpulse

Quand la science rencontre l'espoir

Il y a des lieux où la science prend une dimension toute particulière. Le laboratoire de PMA de BabyImpulse est de ceux-là : un lieu où chaque geste et chaque analyse comptent. BabyImpulse s'est agrandi avec un nouvel espace spécifiquement dédié aux diagnostics et aux traitements de l'infertilité masculine. Une évolution qui permet de renforcer l'expertise et d'offrir aux patients un environnement toujours plus performant et adapté à leurs besoins.

La sécurité est au cœur de la démarche. Grâce au système d'auto-vigilance RI Witness, une traçabilité rigoureuse des différentes étapes du parcours biologique est assurée, pour une prise en charge toujours plus sécurisée.

Au-delà de la technologie, il y a avant tout une équipe qui met chaque jour son savoir-faire, son expérience et son implication au service de celles et ceux qui lui font confiance. Avec minutie, assiduité et passion, elle accomplit des gestes qui demandent précision, concentration et sens des responsabilités. Derrière chaque dossier, il y a une histoire ; derrière chaque embryon, un espoir ; et derrière chaque parcours, le rêve d'une famille.

Cet agrandissement est donc bien plus qu'une évolution : c'est une nouvelle étape dans l'engagement de BabyImpulse à associer excellence scientifique, sécurité et humanité, pour accompagner au mieux chaque projet parental. Parce que derrière la science, il y a toujours une histoire humaine.

babyimpulse
laboratoire de biologie de la reproduction

Mal de dos : quand la chirurgie devient-elle nécessaire ?

Qui n'a jamais eu mal au dos après une longue journée assise ou quelques heures dans la même position ? Face à la douleur, on craint vite d'avoir « endommagé » son dos. Mais dans la grande majorité des cas, ces douleurs ne nécessitent pas d'intervention chirurgicale.

Lorsque la chirurgie de la colonne vertébrale devient nécessaire, les innovations actuelles permettent d'intervenir de manière ciblée. Ces approches, soutenues par l'Hôpital de La Tour à Meyrin, sont bien moins invasives que la chirurgie ouverte.



Mal de dos : douleur ne veut pas dire lésion

Rester assis devant un écran, s'affaler dans son canapé ou pratiquer une activité physique ne suffit pas à « user » la colonne. Son vieillissement est un phénomène naturel, largement influencé par des facteurs génétiques. Il peut s'accompagner de douleurs, sans pour autant nécessiter une opération.

C'est notamment le cas de la lombalgie commune, très répandue dans la population. Avec l'âge, les disques intervertébraux deviennent moins performants, et les muscles doivent davantage travailler pour compenser. Une fatigue ou une douleur peut alors apparaître, notamment après être resté longtemps dans la même position. Mais généralement, elle s'atténue avec le mouvement.

Ces douleurs communes représentent une grande partie des motifs de consultations liés au dos, mais la chirurgie n'est généralement pas indiquée. Seuls 5 à 10 % des personnes consultant pour la colonne vertébrale à l'Hôpital de La Tour sont finalement opérées. Identifier précisément l'origine des symptômes permet de proposer à chacun la prise en charge qui lui correspond réellement, qu'il s'agisse d'une intervention ou d'une alternative moins invasive.

Quand les traitements ne suffisent plus

Lorsqu'un nerf est comprimé et que les symptômes persistent malgré les traitements, une intervention peut devenir nécessaire pour le libérer. La plupart se résorbent sans opération, mais la chirurgie peut être envisagée si la douleur persiste plusieurs semaines, si elle devient difficile à contrôler ou si elle s'accompagne d'une perte de force importante. C'est notamment le cas d'une sciatique provoquée par une hernie discale.

Le canal lombaire étroit, qui touche surtout les personnes de plus de 60 ans, peut également être la cause d'une chirurgie. Cette pathologie chronique liée à l'arthrose comprime les nerfs et peut provoquer des douleurs à la marche. Physiothérapie, infiltrations et médicaments peuvent d'abord être proposés. Mais lorsque ces traitements ne suffisent plus, la chirurgie permet d'élargir le canal et de libérer les structures nerveuses.

Deux incisions pour préserver les muscles

La manière d'opérer et d'accéder à la zone à traiter a son importance. Les grandes incisions d'autrefois ont peu à peu cédé la place à des gestes plus fins. Le microscope a marqué une première étape en réduisant nettement la taille de l'ouverture. L'endoscopie biportale pousse aujourd'hui cette logique encore plus loin.

Cette technique, encouragée à l'Hôpital de La Tour, demande uniquement deux petites incisions : l'une permet d'introduire une caméra, l'autre les instruments. L'endoscopie permet au chirurgien de travailler directement sous le muscle, en préservant les tissus environnants. C'est là toute la différence avec la chirurgie ouverte, qui demande de décoller les muscles ou d'en écarter les fibres pour accéder à la colonne. Cette approche moins invasive favorise un meilleur rétablissement et permet souvent d'éviter la pose d'implants, et les complications qui peuvent y être associées.

Donner le temps aux nouvelles pratiques de faire leurs preuves

Adopter une technique comme l'endoscopie demande de faire évoluer les pratiques au sein de l'hôpital. Pour les chirurgiens et chirurgiennes, travailler dans des espaces réduits avec une caméra nécessite un apprentissage et du temps avant de maîtriser pleinement les nouveaux gestes.

L'Hôpital de La Tour accompagne cette période d'apprentissage et soutient l'adoption de nouvelles techniques, bien que les premières interventions demandent davantage de temps au bloc opératoire et ne sont pas toujours les plus avantageuses sur le plan financier.

« L'Hôpital de La Tour a fait le choix d'accompagner cette évolution sur la durée, avec une équipe spécialisée et un plateau pluridisciplinaire. Aujourd'hui, l'endoscopie du rachis n'est plus une technique que nous découvrons : c'est une pratique maîtrisée, intégrée à notre prise en charge quotidienne. » explique le Dr Antonio Faundez, Privat Docent à la Faculté de Médecine de Genève et chirurgien de la colonne vertébrale à l'Hôpital de La Tour

Ce choix permet aux équipes d'intégrer progressivement des techniques qui apportent un vrai bénéfice aux patients: une convalescence raccourcie, des douleurs post opératoires réduites, et une remise en mouvement plus rapide.

Retrouver le mouvement

Après une chirurgie du dos, la récupération passe principalement par le mouvement. En limitant les dommages aux muscles, l'endoscopie peut réduire les douleurs postopératoires et le recours à des antidouleurs puissants. Les patients sont ainsi encouragés à se lever et à reprendre progressivement leurs activités, selon leurs douleurs, avec l'objectif de retrouver rapidement leur autonomie, leur travail et leurs loisirs.

« Pour le patient, l'intérêt est très concret : des incisions de quelques millimètres, des muscles préservés, donc nettement moins de douleurs dans les jours qui suivent l'opération, un séjour plus court et une reprise plus rapide des activités. C'est exactement ce que l'on recherche. » détaille le Dr Faundez.

Cette importance accordée au mouvement vaut aussi en dehors du contexte chirurgical. Rester actif est l'un des meilleurs moyens de prendre soin de son dos au quotidien. Un disque usé et de légères douleurs n'empêchent pas forcément de faire du sport. Marcher, pratiquer une activité cardiovasculaire ou renforcer sa musculature contribue à entretenir sa condition physique. Cela est d'autant plus vrai avec l'âge.

Avant comme après une éventuelle opération, le principe reste le même : adapter ses efforts à ses symptômes, et continuer à bouger.

Texte **Maévane Mas**

Plus d'informations sur
www.la-tour.ch

Hôpital de La Tour

CLINIC LES ALPES®

Montreux - Switzerland

L'excellence suisse dans le traitement des dépendances, du burnout et de la santé mentale



www.cliniclesalpes.com

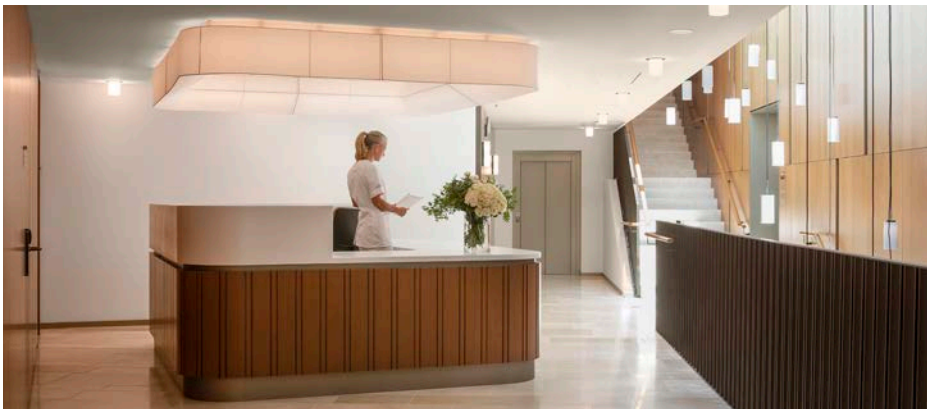
+41 58 360 55 00 +41 76 304 15 58

Il n'est jamais trop tard pour aller mieux

Entre responsabilités professionnelles, vie familiale, santé et nouveaux projets, certaines périodes de la vie peuvent devenir particulièrement exigeantes. Médecin et directeur clinique de Clinic Les Alpes, le Dr Victor Leroy défend une approche globale de l'accompagnement, attentive à la santé comme aux liens, aux habitudes de vie et aux projets de chacun. Il revient sur ces moments où il devient nécessaire de s'arrêter, de demander de l'aide et de retrouver un nouvel élan.



Dr Victor Leroy
Médecin & directeur clinique,
Clinic Les Alpes



Dr Victor Leroy, vous êtes à la fois médecin et directeur clinique: comment conciliez-vous ces deux dimensions de votre fonction?
La médecine reste avant tout un sport d'équipe. Nous apprenons très tôt à travailler dans un environnement multidisciplinaire et multi générationnel. Ma position me permet de construire le programme le plus adapté à chaque patient, tout en organisant au mieux les ressources de l'équipe. C'est toujours un beau moment de présenter à un patient le professionnel dont il a besoin, tout en confiant à un collègue une prise en charge qui fait sens pour lui.

Quelles problématiques rencontrez-vous particulièrement chez les patients à partir de 50 ans?
La période entre 40 et 60 ans est souvent la plus tendue de la vie. Les responsabilités professionnelles atteignent leur maximum, les enfants ont encore besoin de soutien et les parents commencent parfois à perdre leur autonomie. Beaucoup de personnes ont passé des années à prendre soin de tout le monde, jusqu'au moment où elles constatent qu'elles se sont oubliées.

Quels signaux devraient inciter à consulter?
Une fatigue persistante, une irritabilité inhabituelle, la perte d'intérêt pour son travail ou ses proches, des troubles du sommeil ou une consommation croissante d'alcool ou de médicaments sont autant de signaux à écouter. Le vrai signal d'alarme apparaît lorsque les stratégies qui permettaient jusque-là de faire face ne fonctionnent plus. Il n'est pas nécessaire d'attendre l'effondrement pour demander un avis.

Comment déterminez-vous, avec chaque patient, les priorités et le parcours de soins qui lui correspondent?
Il revient au patient de donner le «la». Nous pouvons avoir un avis sur les difficultés qu'il rencontre, mais c'est à lui de définir ses priorités. Durant la première semaine, nous établissons avec lui une carte de sa situation grâce aux différents bilans et regards professionnels. Nous lui présentons ensuite nos observations, puis nous décidons ensemble des objectifs du séjour. Le patient nous montre le sommet qu'il souhaite atteindre; notre rôle est de tracer avec lui l'itinéraire le plus adapté.

Comment créez-vous les conditions nécessaires pour que les patients se sentent réellement en sécurité?
La confidentialité est au cœur de notre métier. La sécurité repose aussi sur la manière d'accueillir la parole: avec implication et sans jugement. La confiance ne se décrète pas. Elle se construit par la cohérence, la transparence et le respect du rythme de chaque patient.

Pourquoi est-il essentiel d'accompagner l'entourage parallèlement au patient?
Une addiction ne touche jamais une personne isolément: elle affecte le couple, les enfants, les parents et parfois l'environnement professionnel. Lorsqu'une personne arrête de consommer, le plus difficile n'est pas toujours le sevrage, mais le regard de ses proches et la nécessité de reconstruire la confiance. Notre travail consiste à reconnaître la souffrance de l'entourage, sans laisser la personne soignée devenir le coupable désigné de tous les dysfonctionnements familiaux.

Quel rôle l'environnement de la clinique joue-t-il dans le processus de reconstruction?
Beaucoup de patients poussent un véritable soupir de soulagement en découvrant la vue depuis leur chambre. Le calme de la montagne et l'éloignement du bourdonnement de la ville créent une première rupture avec le quotidien. Se sentir protégé, sans se sentir enfermé, aide à prendre du recul et favorise un bon départ dans les soins.

Comment préparez-vous les patients à retrouver leur quotidien et à inscrire les changements dans la durée?
Nous préparons très tôt un plan de prévention de la rechute ou un plan de crise conjoint. Nous anticipons les situations difficiles du retour à la «vraie vie» et prévoyons des réponses concrètes. Nous ne cherchons pas à imaginer une vie sans aucun problème, mais à faire en sorte que le patient sache quoi faire, et qui appeler, lorsque les difficultés réapparaissent.

Pourquoi l'«aftercare» est-il particulièrement important?
La sortie s'envisage dès l'entretien de préadmission. Le retour à domicile est souvent le moment où les changements réalisés pendant le séjour sont réellement mis à l'épreuve. L'aftercare permet de maintenir un lien, d'ajuster le projet et d'éviter qu'une difficulté ponctuelle ne devienne une rechute complète. Notre objectif est d'être une ponctuation utile dans le récit de vie de nos patients. J'utilise souvent l'image d'une gare: nous aidons à accrocher les bons wagons et à placer la locomotive sur les rails qui lui permettront de poursuivre son chemin.

Quel message adresseriez-vous à une personne de 50, 60 ou 70 ans qui hésite encore à demander de l'aide?
Il n'est jamais trop tard pour aller mieux, et la vie ne s'arrête pas au moment de la retraite. J'ai rencontré trop de personnes arrivées à la fin de leur vie avec le regret de ne pas avoir été elles-mêmes, de ne pas avoir suffisamment dit à leurs proches qu'elles les aimaient ou de ne pas avoir vécu certaines expériences. Demander de l'aide n'est pas un aveu de faiblesse: c'est décider que le temps qui reste mérite d'être pleinement vécu.

CLINIC LES ALPES®



Image iStockphotoBlackJack3D

L'IA en blouse blanche, le médecin aux commandes

L'intelligence artificielle promet de transformer la médecine, mais son potentiel ne suffit pas à garantir son utilité. Jean-Louis Raisaro, spécialiste de la science des données cliniques au CHUV, explique comment évaluer ces outils, protéger les données des patients et faire de l'IA une alliée des médecins plutôt qu'une remplaçante.



Pr. Jean-Louis Raisaro
Spécialiste de la science des données cliniques, CHUV

Professeur Raisaro, où en est concrètement l'intelligence artificielle dans les hôpitaux ?
Son potentiel est démontré par de nombreuses études, mais les outils réellement utilisés en routine restent peu nombreux. Le domaine le plus avancé est l'imagerie médicale, où l'IA permet notamment d'améliorer la qualité des images et les temps d'acquisition. Au CHUV, nous développons aussi des outils pour mieux prendre en charge les patients atteints de sepsis, automatiser certaines tâches administratives ou repérer des patients présentant un risque d'arrêt cardiaque. D'autres applications, comme la transcription automatique des consultations, sont encore en phase de test.

Comment s'assurer qu'une IA est fiable avant de l'utiliser auprès des patients ?
Il faut procéder à plusieurs niveaux d'évaluation. On teste d'abord les algorithmes sur des données historiques, puis sur des données qu'ils n'ont pas rencontrées pendant leur développement. On vérifie aussi leurs performances selon les différents groupes de population, afin d'éviter qu'ils soient moins efficaces pour certains patients. Enfin, des études cliniques permettent de comparer les résultats avec ceux des pratiques habituelles. L'objectif est de démontrer une réelle valeur ajoutée, sans compromettre la sécurité. C'est aussi ce qui explique pourquoi le passage de la recherche à la pratique clinique prend du temps.

L'IA risque-t-elle d'accentuer les inégalités en santé ?
Oui, si les données utilisées pour entraîner les algorithmes ne représentent pas correctement la population. Certains groupes sont moins présents dans les bases de données, notamment parce que les patients ne donnent pas tous leur consentement à la réutilisation de leurs informations. L'IA risque alors d'être moins performante pour eux. Il faut donc évaluer les résultats pour différentes populations et, dans certains cas, compléter les données par des données synthétiques, générées artificiellement. La protection des patients reste essentielle, mais nous devons aussi éviter que les règles d'accès aux données empêchent toute collaboration entre hôpitaux.

L'IA remplacera-t-elle un jour les médecins ?
Je la vois plutôt comme un copilote. Elle peut automatiser des tâches administratives, résumer des informations et aider à établir un diagnostic ou à choisir un traitement. Le temps gagné pourrait permettre aux médecins de mieux communiquer avec les patients et de réduire les listes d'attente. Mais la responsabilité doit rester humaine.

Il faut être critique : un outil qui fonctionne dans un scénario de test ne sera pas forcément utile dans un service hospitalier. Nous devons avancer progressivement, avec des preuves tangibles. La Suisse possède les compétences et les données nécessaires, mais elle doit investir davantage pour développer ses propres solutions et ne pas dépendre uniquement des technologies venues de l'étranger.

Interview **Océane Kasonia**

PUBLIREPORTAGE

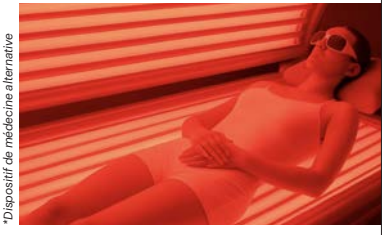
Et si la lumière pouvait rajeunir vos cellules ?

La PHOTOBIOMODULATION*... La révolution biohacking qui fascine le monde

La PHOTOBIOMODULATION* s'impose aujourd'hui comme l'une des technologies actuelle les plus fascinantes du biohacking moderne.

Son secret ?
Des longueurs d'onde précises de lumière rouge et proche infrarouge, pénètrent les tissus et d'interagissent avec les mécanismes naturels de nos cellules : les mitochondries, véritables centrales énergétiques de l'organisme.

Pourquoi un tel engouement ?
La PHOTOBIOMODULATION* redonne espoir parce qu'elle ouvre la perspective de ralentir les effets du vieillissement biologique et de stimuler la régénération cellulaire. Elle offre la possibilité d'un corps qui retrouve sa vitalité, même lorsque le temps semble vouloir laisser son empreinte.



*Dispositif de médecine alternative

Demandez votre séance découverte offerte
Dédiée aux plus de 50 ans...
L'âge critique des réels constats sur le vieillissement cellulaire.

LED MED SWISS - 2 adresses à genève
LED MED SWISS Vésemaz | Cabinet LMS | Chemin Vieux Vésenaz, 1222 Vésenaz
LED MED SWISS Genève | Cabinet médical | Route de Frontenex 118, 1208 Genève
+41 78 609 61 06 | www.ledmedswiss.ch

Remboursé par les assurances complémentaires
asca
LMS PHOTOBIOMODULATION



Image iStockphoto/acob Wackerhausen

Une nouvelle liberté pour la prévoyance

Fondation suisse de prévoyance professionnelle historiquement dédiée aux professions médicales, AROMED fait aujourd'hui évoluer son modèle. De la Fondation commune à la Fondation collective, cette transformation doit notamment permettre de proposer, avec AROMED Free, davantage de liberté dans la gestion de la part surobligatoire et d'ouvrir progressivement l'offre à de nouvelles professions. Ifraz Balcin, gérant de caisses de pension chez AROMED, revient sur cette évolution.

Depuis 1999, AROMED accompagne les professionnels de santé dans leur prévoyance professionnelle. La Fondation s'est développée autour des besoins des médecins, dentistes et vétérinaires, salariés ou indépendants, ainsi que de leur personnel. Au fil du temps, son offre s'est élargie, notamment avec des plans de prévoyance à la carte proposés depuis 2021.

Cette capacité à faire évoluer les solutions constitue aujourd'hui encore un axe important de la Fondation. « AROMED cherche toujours à être en phase avec la demande et, plus que ça, nous cherchons surtout à innover et à anticiper les demandes afin d'agir et de ne pas subir les évolutions. », explique Ifraz Balcin. Une approche qui s'appuie aussi sur un contact direct avec les assurés grâce à la proximité avec leur conseiller.

Un nouveau modèle de Fondation

Cette évolution prend désormais une dimension structurelle. Jusqu'ici, AROMED fonctionnait comme une Fondation commune, avec une stratégie de placement et un fonctionnement collectifs. Le passage à une Fondation collective conserve cette base commune, tout en permettant de créer des « œuvres de prévoyance » propres à chaque employeur pour la part surobligatoire.

C'est le principe d'AROMED Free, dont le lancement est prévu en janvier 2027. L'employeur pourra choisir une stratégie de placement parmi plusieurs possibilités pour cette partie de la prévoyance. Les performances générées reviennent alors intégralement à l'œuvre concernée, tout en bénéficiant des économies d'échelle liées aux quelques milliards de francs d'avoirs actuellement gérés par AROMED.

« Nous gardons toujours cette structure commune et, en plus de ça, chaque employeur pourra piloter sa caisse de pension pour la part surobligatoire », résume Ifraz Balcin. Le nouveau modèle associe ainsi une structure collective à davantage de liberté dans la gestion de la part surobligatoire.

Un champ d'action qui s'élargit

AROMED Free s'adresse notamment aux médecins indépendants qui emploient au moins une personne ainsi qu'aux cabinets constitués en SA ou en Sàrl. Mais l'évolution vers une Fondation collective ouvre également la voie à de nouvelles professions.

Historiquement liée au monde médical, AROMED peut désormais envisager d'élargir son offre à d'autres professions libérales, comme les ingénieurs, les architectes ou les notaires, ainsi qu'au domaine paramédical. « La transformation de la Fondation en collective nous donne l'opportunité d'ouvrir la part surobligatoire à d'autres professions sans que la base commune, destinée uniquement au domaine médical, soit affectée par cette mixité. », explique Ifraz Balcin.

Cette ouverture s'appuie sur un réseau de 57 partenaires, notamment dans les cantons de Genève, Vaud et du Tessin. Ceux-ci seront formés à AROMED Free afin de pouvoir proposer cette nouvelle solution de manière adaptée aux besoins de leurs clients.



Ifraz Balcin
Gérant de caisses de pension, AROMED

Ifraz Balcin, AROMED Free permet de conserver l'effet d'échelle d'une grande Fondation. Quel est l'intérêt de cette mutualisation?
Les différentes œuvres peuvent investir dans les mêmes classes d'actifs que la Fondation. Elles bénéficient donc de la taille d'AROMED, avec environ un milliard de francs d'avoirs sous gestion, sans pour autant renoncer à leur propre stratégie pour la part surobligatoire. Une innovation unique en suisse romande.

Qu'est-ce que cette nouvelle offre change pour les employeurs qui souhaitent améliorer leur prévoyance?
La part surobligatoire laisse davantage de liberté. L'employeur peut notamment choisir une stratégie de placement et mettre en place une solution qui correspond plus à ses objectifs. Cela peut aussi constituer un avantage social pour les collaborateurs.

AROMED compte-t-elle rester principalement active en Suisse romande?
Aujourd'hui, nous avons plus de 1500 membres en Suisse et 57 partenaires, principalement dans les cantons de Genève, Vaud et du Tessin. Le réseau de partenaires nous permet d'être proches du terrain. À terme, nous pourrons aussi envisager un développement en Suisse alémanique.

Texte et interview **Océane Kasonia**

Plus d'informations sur **www.aromed.ch**

AROMED 25 ANS
LA FONDATION DE PRÉVOYANCE PROFESSIONNELLE

Une vision des soins tournée vers demain

Depuis 1891, la Clinique de La Source cultive une singularité dans le paysage sanitaire vaudois. Propriété d'une fondation privée à but non lucratif, elle réinvestit ses ressources dans la qualité des soins et l'innovation. Alors que le système de santé doit composer avec la pénurie de personnel et la pression sur les coûts, elle entend conjuguer technologie de pointe, efficience et prise en charge personnalisée. Interview de Dre F. Carlotta Bagna, Directrice générale de la Clinique de La Source.



Dre F. Carlotta Bagna
Directrice générale, Clinique de La Source

Vous placez l'innovation technologique et l'expertise humaine au cœur de votre vision. Comment trouver le juste équilibre entre nouvelles technologies, intelligence médicale et relation humaine avec les patient·es?
L'innovation technologique doit aider et accompagner le geste de l'expert·e médical·e ou soignant·e. Elle permet de soutenir le geste professionnel sans être contradictoire avec le maintien de l'humain au centre. Elle peut libérer les professionnel·les de certaines contraintes administratives pour leur permettre de se concentrer davantage sur la relation humaine et pouvoir remettre le patient au centre.

La Source a toujours été pionnière dans ce domaine, notamment avec l'acquisition de robots chirurgicaux dans différents domaines de la chirurgie. L'innovation technologique, tant au sein du plateau technique chirurgical, que au niveau des aides aux équipes soignantes, reste un axe fondamental dans la stratégie de développement des prochaines années pour la Clinique de La Source. Le virage à l'Intelligence Artificielle, très débattu à l'heure actuelle, constitue une évolution incontournable dans le domaine de la santé.

La santé évolue: vieillissement de la population, pression sur les coûts, pénurie de personnel, nouvelles technologies. Quels sont les principaux défis auxquels un établissement de soins doit se préparer aujourd'hui?
Le système de santé suisse est en pleine évolution. Les établissements doivent désormais s'inscrire dans des réseaux de soins intégrés, faire face à des pressions économiques fortes et accompagner un virage ambulatoire qui est devenu incontournable.

Pour La Source, le principal défi est de s'adapter à ces changements tout en garantissant trois choses: l'excellence de la prise en charge de nos patient·es, un investissement continu dans l'innovation, et l'attractivité pour les équipes soignantes.

L'étroite collaboration avec la Haute École de la Santé La Source contribue grandement à relever ce défi. Elle rend l'environnement de travail plus stimulant pour les soignant·es, renforce le lien entre formation et pratique, et nous aide à attirer et à fidéliser les professionnel·les dont nous avons besoin pour tenir nos exigences de qualité.

La Clinique met fortement l'accent sur la qualité et l'expérience patient. Comment mesurez-vous concrètement la qualité des soins et transformez- vous ces résultats en améliorations?
À La Source, la qualité est bien plus qu'un engagement, c'est une exigence que nous mesurons, évaluons et pilotons au quotidien. Nous croisons les indicateurs externes avec les retours de nos patient·es et des médecins, ainsi qu'avec l'analyse des incidents. Nos pratiques sont également soumises à des évaluations externes exigeantes, qui nous ont valu de nombreuses reconnaissances et certifications et qui nous poussent à prendre des mesures concrètes d'amélioration de manière régulière.

Mais l'essentiel reste pour nous, la satisfaction et la reconnaissance que nous pouvons retrouver sur le visage de nos patient·es et de leur famille lorsque nous avons pu les accompagner dans un moment délicat de leur vie.

> « **L'avenir de la santé ne se construira pas en silos. Notre ambition est de contribuer à un système de soins plus intégré, où l'excellence médicale, l'innovation et la responsabilité économique avancent ensemble.**

Pour les prochaines années, quelles sont les priorités de La Source pour continuer à jouer un rôle de référence dans la prise en charge des patient·es et dans l'évolution du système de santé en Suisse romande?
Notre ambition est de contribuer activement à l'évolution du système de santé, au-delà de notre seul établissement. J'ai la conviction profonde que les défis actuels appellent davantage de complémentarité entre les acteurs publics et privés. Notre statut d'institution privée à but non lucratif nous donne une position particulière pour développer ces synergies et ceci avec l'objectif commun de garantir des soins de qualité, accessibles à la population vaudoise et économiquement durables.

Cette vision se traduit déjà concrètement par notre nouveau Centre de chirurgie ambulatoire, ouvert à toutes et à tous quel que soit le modèle d'assurance, qui répond à l'évolution des pratiques médicales tout en contribuant à une meilleure maîtrise des coûts, sans compromis sur la qualité de la prise en charge des patient·es.

Je suis également persuadée des bénéfices d'une médecine davantage intégrée, où médecins de famille, spécialistes, établissements de soins et acteurs du maintien à domicile travaillent en réseau autour des patient·es. C'est dans cette capacité à décloisonner les parcours de soins que se jouera une partie de l'avenir de notre système de santé.

Texte & Interview **Océane Kasonia**

Un modèle à part
La Clinique de La Source est aujourd'hui le plus grand établissement privé de soins aigus multidisciplinaires du canton de Vaud. Sa particularité tient notamment à son statut: elle appartient à la Fondation La Source, une fondation privée à but non lucratif qui ne compte pas d'actionnaires à rémunérer.
Cette structure influence directement sa manière d'envisager son développement. Les ressources générées par la Clinique peuvent être réinvesties dans l'innovation, les nouvelles technologies et la formation continue de ses collaboratrices et collaborateurs. À cela s'ajoute la proximité avec l'Institut et Haute École de la Santé La Source, spécialisé dans la formation infirmière, qui permet de rester proche des évolutions de la pratique et de la recherche dans le domaine des soins.
L'innovation au service de l'humain, cette philosophie se retrouve dans la prise en charge des patient·es. L'objectif est de proposer une médecine de haut niveau tout en préservant une dimension humaine et personnalisée. La taille de l'établissement permet notamment de conserver cette proximité avec les patient·es, alors même que les exigences du secteur ne cessent de croître.

Plus d'informations sur
www.lasource.ch

Clinique de La Source
Propriété d'une fondation à but non lucratif

Simuler pour mieux soigner

À l'Institut et Haute École de la Santé La Source, l'innovation se transforme en compétences, en solutions et en nouvelles pratiques au service de la santé. La simulation clinique constitue un levier privilégié pour expérimenter, apprendre et faire évoluer les pratiques.


©Anne-Laure Lechat
Institut et Haute École de la Santé La Source

Imaginez une situation de soins, réaliste jusque dans ses moindres détails. Après un briefing, les personnes en formation entrent en scène : quelques minutes pour mobiliser connaissances, gestes techniques, communication et collaboration. Puis vient le débriefing qui donne tout son sens à l'exercice : chaque décision et chaque posture sont analysées collectivement. « Jamais la première fois avec un patient » : la formule résume la philosophie de la simulation. Ici, on expérimente avant d'agir dans la réalité.

Depuis plus de quinze ans, l'Institut et Haute École de la Santé La Source développe une expertise dans ce domaine. Car un centre de simulation ne se résume ni à ses infrastructures ni à ses mannequins : « Le véritable cœur de la simulation, c'est le scénario », explique Christophe Boraley, responsable des prestations de service. Derrière chaque mise en situation, des expertises cliniques, pédagogiques et scientifiques doivent dialoguer pour définir les objectifs d'apprentissage et construire la séquence.

Former : transformer l'expérience en compétences

La complexité croissante des soins exige de mobiliser simultanément raisonnement clinique, compétences techniques, communication et travail en équipe. La simulation permet de s'exercer dans un environnement sécurisé, y compris face à des situations rares, critiques ou imprévisibles.

Cette approche s'adresse aux étudiant·es comme aux professionnel·les, aux entrepreneurs et aux institutions de soins. Les scénarios sont conçus en fonction des compétences visées et des besoins du terrain, avec la participation possible de patient·es simulé·es.

Transformer : de la recherche au terrain

À La Source, l'innovation se nourrit de la proximité avec la pratique. Les besoins des milieux de soins peuvent devenir des questions de recherche, des scénarios de simulation, des formations sur mesure ou de nouvelles solutions. Cette dynamique se prolonge dans les prestations aux institutions et l'entrepreneuriat en santé. Avec le H4, le Student Innovation Lab ou le Défi Source, La Source accompagne des idées à différents stades de leur développement, y compris celles qui émergent chez les étudiantes et étudiants.

Pédagogique, clinique, organisationnelle ou entrepreneuriale, l'innovation repose sur la rencontre des expertises. « C'est l'art de faire se rencontrer des gens et de les faire travailler ensemble pour aboutir à un résultat à forte valeur ajoutée », résume Christophe Boraley.

Impacter : améliorer les soins

Cette approche poursuit un objectif concret : améliorer la qualité, la sécurité et l'efficacité des soins, tout en renforçant la confiance des professionnel·les. La proximité entre l'Institut et Haute École et la Clinique de La Source favorise les échanges entre les besoins du terrain, la formation, la recherche et l'innovation. Elle facilite ainsi le développement et le transfert de compétences et de solutions au bénéfice des pratiques de soins. L'innovation devient ainsi un cercle vertueux : observer les besoins, chercher des solutions, les développer et les expérimenter, former, évaluer et transférer. Pour faire évoluer les soins, il ne suffit pas d'imaginer de nouvelles pratiques : il faut pouvoir les mettre à l'épreuve dès aujourd'hui.



Véronique de Goumoëns
Directrice générale ad interim,
Institut et Haute École de la Santé La Source

Véronique de Goumoëns, à La Source, comment les enseignant·es et les étudiant·es peuvent-ils et elles participer à l'innovation ?
L'innovation se construit collectivement, à partir des besoins du terrain et des idées de celles et ceux qui étudient, enseignent, font de la recherche et soignent. À La Source, nous créons les conditions pour que ces idées émergent, soient accompagnées, testées et développées. Le personnel d'enseignement et de recherche joue un rôle central : il doit posséder un haut niveau de formation et de compétences pour accompagner les étudiant·es dans leur parcours. Le Student Innovation Lab, le Défi Source ou le SILAB permettent notamment au corps enseignant et aux étudiant·es de devenir acteurs et actrices de l'innovation. Notre ambition est de développer leur capacité d'agir pour faire évoluer les pratiques et le système de santé.

Comment la simulation relie-t-elle enseignement, pratique professionnelle et nouvelles solutions en santé ?
La simulation constitue un espace de rencontre entre formation, recherche et pratique clinique. Elle permet de travailler des situations complexes, rares ou critiques dans un environnement sécurisé, sans exposer les patient·es à un risque évitable. Elle développe aussi le jugement clinique, la communication, le travail en équipe et la capacité à décider dans l'incertitude. Le débriefing, conduit par une personne bien formée, est tout aussi important, sinon davantage, que la simulation elle-même. Dans le cadre de nos prestations, nous concevons avec les institutions des scénarios adaptés à leurs besoins, afin de tester des pratiques, d'accompagner les équipes et de favoriser le transfert des connaissances dans les soins.

Qu'apporte le H4 à l'écosystème de santé ?
Le H4 (Hands-On Human Health Hub) est la plateforme vaudoise d'innovation en santé, portée par l'Institut La Source et le Canton de Vaud. Il accompagne des projets d'innovation portés par des entrepreneur·es, des start-up et des entreprises, de la jeune pousse aux très grands groupes. Installé au sein même de La Source, il est directement relié aux milieux cliniques, tout en se situant à l'interface d'un large réseau de partenaires. Pour rapprocher les innovateurs de la réalité du soin, le H4 développe la simulation entrepreneuriale. Les porteurs de projets peuvent ainsi valider et optimiser leurs solutions en conditions réalistes, au cœur des environnements cliniques et du parcours patient. En produisant des preuves concrètes issues du terrain, le H4 réduit les risques, accélère la prise de décision et favorise l'adoption de solutions utiles et durables pour la santé.

Texte & interview **Océane Kasonia**

Plus d'informations sur
www.ecolelasource.ch

La Source.
Institut et Haute
Ecole de la Santé

Pr. Patrick Aebischer

Vivre plus longtemps et en bonne santé

Neuroscientifique, entrepreneur, ancien président de l'EPFL et membre de plusieurs conseils d'administration, Patrick Aebischer porte un regard à la fois scientifique et économique sur les transformations de la santé. Pour lui, la médecine de demain devra certes continuer à repousser les limites du traitement, mais surtout apprendre à mieux prévenir. De l'intelligence artificielle aux objets connectés, de la recherche fondamentale à la compétitivité suisse, il défend une vision où l'objectif n'est plus seulement de vivre plus longtemps, mais de gagner des années de vie en bonne santé.

Interview **Océane Kasonia** Image **màd**

Pr. Patrick Aebischer, quelles avancées pourraient transformer la santé dans les dix prochaines années?
Jusqu'à maintenant, on a beaucoup misé sur le traitement des maladies. Désormais, deux évolutions se dessinent. D'un côté, la médecine devient de plus en plus précise. En oncologie, par exemple, les traitements sont de plus en plus personnalisés. Les dernières avancées sur l'ARN messager en sont une illustration.

De l'autre, nous ne faisons peut-être pas assez de prévention. Les agonistes du GLP-1 sont intéressants à cet égard: en favorisant la perte de poids, ils peuvent avoir des effets plus larges sur la santé.

Il faudra trouver un équilibre. Plus un traitement est précis et destiné à un nombre restreint de patients, plus il est coûteux. La prévention, elle, peut avoir un impact beaucoup plus large sur la santé de la population et sur les coûts du système.

Quel rôle l'intelligence artificielle va-t-elle jouer?
L'IA est une technologie transversale qui va toucher tous les domaines. Dans la recherche, elle permettra notamment d'identifier de nouvelles cibles thérapeutiques et de concevoir des molécules capables d'agir plus efficacement.

Elle transformera aussi les professions médicales. C'est déjà le cas en radiologie: quelle sera demain la place du radiologue lorsque l'IA pourra effectuer une grande partie de l'analyse des images?

Enfin, les patients eux-mêmes l'utilisent de plus en plus. Face à un symptôme, certains se tournent déjà vers l'IA. Cela pourrait les amener à prendre davantage en main leur santé.

Cette technologie soulève néanmoins des questions, notamment sur la transparence et l'utilisation des données. Elle ne disparaîtra pas pour autant. L'enjeu est de parvenir à l'utiliser au service de l'être humain et du patient.

Comment rendre la prévention plus efficace?
Si l'on veut améliorer la santé de la population, le traitement ne suffit pas. Il faut agir plus tôt. La santé dépend aussi de facteurs très simples: l'activité physique, l'alimentation, le sommeil, les relations sociales ou encore l'activité intellectuelle.



« **La prévention peut avoir un impact beaucoup plus large sur la santé de la population et sur les coûts du système.**

– Pr. Patrick Aebischer, Médecin, neuroscientifique et entrepreneur

Les nouvelles technologies peuvent compléter ces habitudes. Des montres ou des capteurs capables de suivre certains paramètres pourraient par exemple aider chacun à mieux comprendre l'impact de son mode de vie.

Aujourd'hui, nous vivons plus longtemps, mais une partie croissante de ces années se passe en mauvaise santé. C'est là qu'il faut agir.

Comment concilier innovation médicale et maîtrise des coûts?
C'est une équation difficile. Il ne faut pas renoncer à la médecine de pointe: les nouveaux traitements contre le cancer ou certaines thérapies géniques sont extraordinaires pour les patients. Mais certains coûtent extrêmement cher. Une thérapie génique contre l'amyotrophie spinale coûte par exemple environ un million de franc pour une seule injection. Ce type de coût est difficilement soutenable à long terme.

À l'inverse, des outils simples peuvent avoir un effet important. Une montre capable de mesurer le glucose et d'alerter son utilisateur sur certains comportements pourrait contribuer à améliorer sa santé, pour un coût sans commune mesure.

Nous devons donc trouver un équilibre entre médecine de pointe et prévention. Cette dernière doit surtout être accessible au plus grand nombre.

La Suisse peut-elle conserver sa position dans les sciences de la vie?
La Suisse dispose d'une excellente recherche fondamentale et d'une capacité à faire travailler ensemble les différents acteurs. Elle bénéficie aussi d'une industrie pharmaceutique importante, d'un secteur manufacturier solide et d'une bonne industrie des technologies médicales.

Notre faiblesse tient notamment à la taille du pays. Il est difficile d'organiser de très grands essais cliniques lorsque ceux-ci nécessitent plusieurs dizaines de milliers de patients. Notre force se situe donc davantage dans l'innovation et le développement de nouvelles approches thérapeutiques ou préventives.

Cette position reste toutefois fragile. Il faut continuer à soutenir la recherche fondamentale, l'éducation, les infrastructures hospitalières et, plus largement, tout l'écosystème qui permet l'innovation.

Si vous aviez 20 ans aujourd'hui, quel domaine choisiriez-vous?
Je m'intéresserais aux mécanismes moléculaires du vieillissement. Comprendre pourquoi et comment les cellules vieillissent pourrait ouvrir de nouvelles pistes pour prévenir les maladies liées à l'âge.

Certaines espèces montrent d'ailleurs que la longévité peut être très différente selon les mécanismes biologiques. La baleine boréale peut vivre environ 250 ans et certains requins du Groenland plus de 400 ans. Cela montre que le vieillissement n'est peut-être pas une fatalité biologique aussi immuable qu'on le pense.

Il ne s'agit pas de vivre éternellement. Mais si nous pouvions gagner quelques décennies en bonne santé, ce serait déjà considérable.

Quand la biologie médicale redéfinit la prévention en santé


Silviana Birsan, CEO du Laboratoire MGD

Dans un système de santé sous tension et face à la hausse des maladies chroniques, le Laboratoire MGD fait émerger une nouvelle manière de penser la médecine : prévenir plutôt que réparer. Sous l'impulsion de Silviana Birsan, l'entreprise genevoise repositionne le laboratoire d'analyses comme un acteur structurant de la santé durable, alliant expertise biologique et accompagnement personnalisé.

Pour une médecine proactive

La scène est devenue familière pour Silviana Birsan : des patients qui « ne vont pas bien » malgré des analyses conventionnelles dont les résultats se situent dans les normes. Dans un paysage suisse marqué par la concentration des laboratoires et la standardisation des pratiques, MGD a choisi une autre voie. « La biologie médicale ne doit plus être uniquement un outil de diagnostic ; elle doit devenir un levier d'anticipation », affirme sa CEO. Cette conviction structure l'ensemble du positionnement du laboratoire.

Fondé il y a plus de cinquante ans à Genève, le Laboratoire MGD s'est imposé comme un acteur indépendant capable de répondre à une demande croissante : comprendre les déséquilibres invisibles, agir avant que les symptômes ne s'installent et replacer le patient au centre de la décision. Selon les données disponibles, cette évolution s'inscrit dans une tendance de fond en faveur de la médecine personnalisée et intégrative, dans laquelle la nutrition, le mode de vie et la biologie fonctionnelle deviennent des piliers de la prise en charge.

La force du Laboratoire MGD réside dans sa capacité à transformer les marqueurs biologiques en leviers d'action. « La prévention permet d'identifier des déséquilibres bien avant qu'ils ne deviennent pathologiques », rappelle Silviana Birsan. Le cortisol salivaire matinal, par exemple, devient un indicateur stratégique pour les dirigeants soumis à une pression constante : un taux trop élevé peut signaler un organisme en état d'alerte, tandis qu'un taux trop bas peut évoquer un épuisement avancé. « Nous offrons la possibilité d'intervenir dans l'intervalle entre ces deux états », explique-t-elle.

Cette logique s'étend à l'ensemble des analyses fonctionnelles : nutrition, carences, inflammations silencieuses et profils lipidiques. MGD ne se contente pas de produire des chiffres, mais contextualise chaque résultat en fonction du mode de vie, de l'environnement professionnel et des habitudes alimentaires du patient. L'analyse devient un point de départ, jamais une finalité.

> « **Notre capital physiologique n'est pas une donnée fixe : il se préserve, s'entretient, se pilote.**
>
> – Silviana Birsan, CEO du Laboratoire MGD

L'une des singularités les plus marquantes du Laboratoire MGD réside dans son modèle d'accompagnement. « Un laboratoire classique s'arrête au résultat », constate Silviana Birsan. Mais le Laboratoire MGD va plus loin. En effet, MGD a constitué un réseau de professionnels de santé ; médecins nutritionnistes, psychologues, naturopathes, diététiciennes et coachs sportifs, sélectionnés pour leur expertise dans les problématiques fonctionnelles.

Chaque patient bénéficie de deux ou trois orientations ciblées, adaptées à sa sensibilité et à son profil biologique. Ce continuum, de l'analyse à l'interprétation, puis à l'accompagnement, constitue la véritable proposition de valeur du Laboratoire MGD. Les résultats sont, selon Silviana Birsan, mesurables : « Les patients qui suivent ce processus constatent des améliorations biologiques réelles en l'espace de trois à six mois. »

Au cœur de cette démarche se trouve un concept que Silviana Birsan défend avec force : la durabilité humaine. « Notre capital physiologique n'est pas une donnée fixe : il se préserve, s'entretient, se pilote », explique-t-elle. Dans un contexte marqué par l'augmentation des maladies chroniques, du stress et de l'épuisement professionnel, cette vision trouve un écho particulier auprès des entreprises.

Pour soutenir cette ambition, MGD a investi dans des chaînes analytiques automatisées capables de traiter jusqu'à 1000 échantillons par heure et de mesurer plus de 150 paramètres. La robotisation garantit fiabilité et rapidité, tandis qu'une plateforme numérique en développement permettra aux patients et aux entreprises d'accéder à leurs résultats, accompagnés d'une première interprétation assistée par intelligence artificielle.

Mais l'innovation est aussi pédagogique. Le laboratoire organise et anime, ou rejoint, une trentaine de formations par an afin d'aider les professionnels de santé à prescrire les analyses avancées et à en interpréter les résultats. « Notre expertise n'a de valeur que si elle est partagée », rappelle Silviana Birsan. Une bibliothèque numérique de replays complète ce dispositif et contribue à diffuser une culture de la biologie fonctionnelle dans un secteur en pleine mutation.

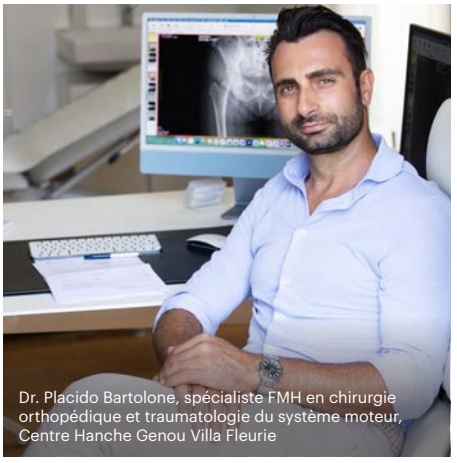
Fidèle à son indépendance, le Laboratoire MGD trace ainsi une trajectoire originale au sein du secteur. En redéfinissant la place du laboratoire dans la chaîne de soins, MGD s'impose comme un acteur clé de la santé préventive en Suisse. Une entreprise qui ne se contente pas d'analyser le présent, mais aide chacun à piloter son avenir biologique.

Laboratoire MGD
Route des Acacias, 47
1227 Les Acacias

+41 22 309 15 20
www.labomgd.ch

Réparer, préserver, avancer

Une hanche douloureuse ne se résume plus à une articulation qui fonctionne mal. Au Centre Hanche Genou Villa Fleurie, à Genève, le Dr Placido Bartolone, spécialiste FMH en chirurgie orthopédique et traumatologie du système moteur, défend une approche qui regarde au-delà de l'intervention. Préserver le mouvement, retarder autant que possible la pose d'une prothèse et accompagner le patient avant comme après l'opération : une prise en charge pensée avant tout autour de la qualité de vie.



Dr. Placido Bartolone, spécialiste FMH en chirurgie orthopédique et traumatologie du système moteur, Centre Hanche Genou Villa Fleurie

« Le patient aujourd'hui ne souhaite plus seulement ne pas avoir mal, il souhaite pouvoir faire du sport, se promener avec les enfants, faire du ski, faire toutes sortes d'activités. », introduit le Dr Bartolone. Une douleur articulaire n'est donc plus seulement une question de douleur : elle devient une question de liberté, de mouvement et de qualité de vie.

Spécialiste de la chirurgie de la hanche, prothétique comme conservatrice, le Dr Bartolone observe des patients qui consultent parfois plus jeunes. Dès 35 ou 40 ans, certaines articulations peuvent présenter une usure, sans que cela signifie pour autant qu'une opération soit nécessaire. « Ça ne veut pas dire qu'on opère des gens de 35-40 ans mais on les accompagne pour retarder l'opération. », explique-t-il.

Chez les sportifs notamment, certaines pathologies de hanche peuvent apparaître précocement. Le chirurgien évoque le conflit de hanche, qui peut entraîner une anomalie du fonctionnement de l'articulation et des contraintes trop importantes, avec une usure précoce du cartilage. « Il faut prendre en charge ces patients jeunes et puis réussir à justement retarder ou éviter la mise en place d'une prothèse de manière trop précoce. », expose le chirurgien.

La prothèse, un dernier palier

Lorsqu'une articulation devient douloureuse, la chirurgie n'est donc pas nécessairement la première réponse. « L'opération ou l'intervention de remplacement est souvent le dernier palier de traitement. », poursuit le Dr Bartolone. Une première consultation permet d'établir un bilan de l'articulation, avant de privilégier, lorsque cela est possible, un traitement conservateur : physiothérapie, changement de certaines habitudes de vie, perte de poids ou infiltrations.

Lorsque l'arthrose est très avancée, avec des douleurs quotidiennes et une mobilité réduite, le traitement conservateur devient toutefois moins efficace. La chirurgie peut alors permettre de retrouver une autonomie devenue difficile à préserver. Car, pour le Dr Bartolone, l'enjeu d'une prothèse dépasse largement la seule articulation : « Une prothèse ne rallonge pas forcément la durée de vie d'un patient, mais la qualité de vie sera meilleure, jusqu'au dernier jour, pour un patient qui a de l'arthrose avec une prothèse. »

Ce qui se joue avant et après l'opération

L'intervention elle-même n'est pourtant qu'une étape. Le spécialiste insiste sur l'importance de tout ce qui l'entoure. « Par contre, ce qui se fait avant, ce qui se fait après, c'est là qu'on a une différence sur le résultat final. »

Préparer le corps à l'intervention fait donc partie de la prise en charge. Le Dr Bartolone évoque notamment la préparation physique, les programmes de physiothérapie et les bilans biologiques. La perte de poids peut également être intégrée au parcours lorsque cela est nécessaire.

Après l'opération, la rééducation prend le relais. Pour une hanche, elle dure généralement entre deux et trois mois, avec une durée pouvant aller jusqu'à six mois en moyenne selon les situations. « On a une rééducation qui, souvent, a un impact très important sur le résultat final », souligne le chirurgien. Des questionnaires de santé permettent également de mieux comprendre les attentes du patient et les objectifs de la prise en charge.

La technologie peut, elle aussi, accompagner cette évolution. Le Dr Bartolone cite la planification en trois dimensions, les implants sur mesure ou encore l'assistance robotique. Ces outils permettent davantage de contrôle pendant l'intervention, mais ne remplacent pas l'expertise médicale. « Ça reste un outil qui accompagne, pas qui remplace le médecin. L'expérience du chirurgien est toujours primordiale dans le résultat final »

Au fond, cette approche traduit une transformation de la chirurgie orthopédique. « On ne peut plus se contenter de simplement remplacer l'articulation. », justifie le spécialiste. Le patient doit être considéré dans sa globalité, avec ses habitudes, ses activités, ses objectifs et son environnement. Pour certains, cet accompagnement passe par un encadrement sportif ; pour d'autres, notamment les personnes plus âgées, par une adaptation du domicile afin de réduire le risque de chute. L'objectif reste le même : préserver le plus longtemps possible cette indépendance que l'arthrose peut progressivement faire perdre.

Texte & interview **Océane Kasonia**

Trois questions au Dr Placido Bartolone

À quel moment faut-il commencer à consulter pour une douleur à la hanche ?
Dans un premier temps, les douleurs peuvent être occasionnelles, liées à une activité déterminée. Puis elles peuvent être présentes dans la vie de tous les jours, notamment lors d'une position assise prolongée ou avec des réveils la nuit. Quand la douleur commence à prendre une place importante dans la vie quotidienne, c'est probablement là qu'il faut commencer à consulter. On fait alors un bilan général et un bilan spécifique de l'articulation, puis on met en place le traitement.

Que peut-on faire pour préserver ses hanches ?
Je pense que c'est le fait d'avoir une bonne hygiène de vie, donc une activité physique régulière et une alimentation équilibrée. Il faut aussi avoir la chance d'avoir une bonne génétique *(rires)*.

Qu'est-ce qui compte le plus dans votre métier ?
Mon métier, c'est ma passion. Je suis content de me lever le matin pour venir travailler. Si on aime ce qu'on fait, on s'implique, on s'informe, on continue de se former et on réussit dans nos objectifs.

Plus d'informations sur
secretariat@docteurbartolone.ch
+41 22 702 25 85
centrehanchegenou.ch

CENTRE HANCHE GENOU
Villa Fleurie

Prendre soin de demain, dès aujourd'hui

À Genève, le centre AGeIR défend une vision globale et préventive de la santé, associant médecine conventionnelle, approches complémentaires et technologies de pointe. Son objectif: préserver la vitalité au fil des années. Psychologue clinicienne et cofondatrice du centre, Laurence Lévy envisage le Bien-Vieillir non comme un combat contre le temps, mais comme une manière d'en faire un allié.


Dr Gilles Ayoun & Laurence Lévy

Laurence Lévy, votre projet est né d'un rêve, il y a vingt-cinq ans. Quelle était votre intuition de départ?
J'ai toujours su que je créerais un lieu de soin différent. En tant que psychologue clinicienne, je voyais les limites d'un suivi qui ne considérait pas toujours la personne dans sa globalité. Je rêvais d'un lieu où unir les compétences, croiser les regards et proposer une approche plus complète. Ma rencontre avec le Dr Gilles Ayoun, médecin ORL et aujourd'hui mon partenaire de vie et de projet, a rendu cette vision possible. Nous avons choisi d'associer médecine conventionnelle et approches complémentaires pour mieux accompagner chacun dans sa santé.

Vous avez imaginé un parcours de santé à 360°, le PassAGeIR. Que recouvre cette approche?
Il s'agit de regarder la personne dans son ensemble, plutôt qu'organe par organe ou spécialité par spécialité, pour préserver sa santé et sa vitalité avant que des problèmes n'apparaissent. Tout commence par l'écoute: comprendre les attentes, le mode de vie et l'histoire de chacun. Un test épigénétique réalisé à partir de quelques cheveux constitue une première porte d'entrée. Il explore différents indicateurs liés notamment au terrain biologique, aux habitudes de vie et à l'environnement. Ces résultats orientent les investigations complémentaires et les consultations auprès de nos spécialistes. Leurs regards sont ensuite croisés pour établir une lecture globale et proposer un accompagnement personnalisé. Trois mois plus tard, un nouveau bilan permet de faire le point. Il ne s'agit pas d'enchaîner les rendez-vous, mais de s'inscrire dans une démarche suivie.



En quoi cette démarche se distingue-t-elle d'un bilan de santé classique?
Nous cherchons à comprendre le terrain qui relie les différents aspects de la santé: sommeil, stress, alimentation, microbiote, énergie, mais aussi histoire personnelle, mode de vie et état émotionnel. Mon expérience de psychologue m'a appris combien le mental influence notre rapport au corps et nos habitudes. C'est là que se situe notre différence: le 360° ne consiste pas à empiler les examens, mais à ne jamais séparer le corps de la personne qui l'habite.

Préventive, prédictive, intégrative: comment ces trois dimensions s'articulent-elles?
La prévention consiste à agir en amont, notamment sur les habitudes de vie, plutôt que d'attendre l'apparition d'un problème. La dimension prédictive vise à repérer des fragilités pour orienter les actions à entreprendre. L'approche intégrative réunit, autour de la personne, des expertises qui travaillent encore trop souvent séparément. Nous croisons les compétences médicales avec des accompagnements liés notamment à la nutrition, au mouvement et au bien-être. L'objectif n'est pas d'appliquer la même solution à tous, mais de construire une réponse adaptée à chaque situation. Changer une habitude ne se décrète pas: il faut aussi comprendre ce qui nous y attache et accompagner la personne dans son évolution.

Pouvez-vous illustrer concrètement l'intérêt de cette lecture globale?
Une personne peut consulter pour une fatigue persistante, une peau qui a perdu son éclat ou des troubles de l'humeur. Plutôt que de se concentrer uniquement sur le symptôme visible, le croisement des informations et des expertises peut aider à explorer des facteurs associés, comme un sommeil de mauvaise qualité ou un stress installé. Cela permet d'envisager des pistes complémentaires et, si nécessaire, d'adapter l'accompagnement, notamment sur le plan nutritionnel. Chaque situation reste toutefois différente: notre démarche consiste à mieux comprendre, sans tirer de conclusions hâtives.

Quelle place accordez-vous aux technologies face à l'importance de la relation humaine?
Les technologies nous rendent plus précis et nous aident à croiser des informations qu'un seul regard ne suffirait pas toujours à relier. Mais la donnée ne remplacera jamais la relation humaine. Ces informations touchent à l'intime: derrière chaque chiffre, il y a une personne, son histoire et ses attentes. La technologie peut éclairer une décision; elle ne peut ni écouter à notre place ni accompagner un changement de vie. La machine mesure, l'humain donne du sens et accompagne.

À quel âge devrait-on commencer à prendre soin de sa santé sur le long terme?
Le plus tôt possible, et pas uniquement à 50 ans. Dès 40 ans, parfois avant, il est intéressant de faire le point, lorsque le corps va encore bien et que les habitudes peuvent évoluer. La prévention est davantage une affaire de décision que d'âge. Il ne s'agit pas pour autant de tout changer du jour au lendemain. Mieux vaut commencer par écouter ses signaux et choisir une ou deux habitudes à faire évoluer, qu'il s'agisse du sommeil, de l'alimentation ou de l'activité physique, plutôt que de vouloir tout révolutionner d'un coup.

Vous préférez parler de «Bien-Vieillir» plutôt que de lutter contre le vieillissement. Pourquoi?
Combattre le temps me semble à la fois faux et épuisant. Si l'on passe sa vie en guerre contre lui, on finit par être en guerre contre soi-même. Le Bien-Vieillir, c'est cesser de subir l'âge pour en faire une ressource. Avec les années viennent aussi l'expérience, le discernement et de nouvelles possibilités de vivre pleinement. Nous avons créé AGeIR dans cet esprit: Conjuguer l'Avenir au Présent. Le premier pas n'est pas nécessairement un examen ou un régime. C'est une décision : devenir acteur de sa santé et choisir, dès aujourd'hui, de mieux vivre demain.



Plus d'informations sur
www.ageir.ch

AGIR
Conjuguer l'Avenir au Présent



Image iStockphoto/ipopba

La Suisse : pionnière de la santé de demain

De la médecine personnalisée aux outils numériques, la Suisse cherche à faire évoluer son système de santé en s'appuyant sur un écosystème où se côtoient recherche académique, hôpitaux, start-up et industrie. L'expression de « Silicon Valley suisse de la santé » relève davantage de l'image que d'un statut officiel, mais elle traduit la concentration d'acteurs actifs dans les sciences de la vie et les technologies médicales.

La transformation numérique constitue l'un des grands chantiers de la santé suisse. Lancé en 2025, le programme fédéral DigiSanté doit s'étendre jusqu'en 2034. Doté d'un crédit d'engagement de 391,7 millions de francs, il vise notamment à améliorer la qualité des traitements, la sécurité des patients et l'efficacité du système de santé.

L'enjeu est notamment celui de l'interopérabilité. Une grande partie des informations médicales est déjà numérique, mais elles restent souvent réparties dans des systèmes qui communiquent difficilement entre eux. DigiSanté entend donc favoriser des standards communs et faciliter l'utilisation des données à des fins de soins, de recherche et de pilotage du système. Cette dynamique s'appuie sur des infrastructures de recherche déjà en place.

Le Swiss Personalized Health Network (SPHN), mandaté par la Confédération, travaille à rendre les données cliniques plus interopérables et accessibles à la recherche dans un cadre sécurisé. En janvier 2026, le réseau a annoncé la mise à disposition des métadonnées d'un ensemble national regroupant des données cliniques de plus de 800 000 patients.

Un écosystème entre recherche et innovation

La Suisse dispose également d'un secteur biotech particulièrement actif. Selon le Swiss Biotech Report 2026, les entreprises suisses de biotechnologie ont généré un chiffre d'affaires record de 7,5 milliards de francs en 2025. Les investissements en recherche et développement ont atteint 2,5 milliards de francs, tandis que l'emploi dans les entreprises biotech actives en R&D a dépassé 21 000 équivalents plein temps.

Cette concentration de compétences scientifiques, médicales et industrielles nourrit l'idée d'un laboratoire suisse de la santé du futur. Mais l'innovation ne se limite pas au développement de nouvelles technologies : leur intégration dans les pratiques médicales, leur financement, leur réglementation et la protection des données constituent autant de conditions à leur adoption.

La Suisse réunit ainsi plusieurs des ingrédients nécessaires à une santé plus personnalisée et davantage fondée sur les données.

Reste à transformer cette capacité d'innovation en applications concrètes, accessibles et utiles aux patients.

Texte **SMA**

PUBLIREPORTAGE

Votre mémoire vous échappe? Reprenez le contrôle!

LED MED SWISS s'équipe du tout premier dispositif de PHOTOBIOMODULATION* cérébrale, l'avancée scientifique au service de la santé

Nombreux patients souffrent de troubles du bien-être mental liés à l'âge, à des traumatismes conscients ou inconscients, ou encore au mal-être, face à un quotidien éprouvant. Ces fragilités psychologiques s'installent progressivement et affectent l'équilibre émotionnel, l'activité neuronale, le sommeil, la concentration, la mémoire pouvant mener à des conséquences graves.

LED MED SWISS ouvre une nouvelle ère
Pionnière de l'innovation en « PHOTOBIOMODULATION* » depuis 13 ans en Suisse, LED MED SWISS propose en 2027 une technologie avancée, capable d'agir au cœur même des cellules cérébrales en favorisant naturellement la régénération des cellules du cerveau et améliorant la connectivité neuronale par un soin non invasif.

Ce dispositif unique délivre une lumière rouge & infrarouge transcrânienne et intranasale par séance de 20 min, là où le cerveau en a le plus besoin, pour soutenir les fonctions cognitives, la mémoire, la concentration et le bien-être mental global. Utilisé en prévention ou dans le cadre des défaillances cérébrales dues à l'âge et des traitements de maladies neurodégénératives pour améliorer le quotidien.



*Dispositif de médecine alternative

Demandez votre séance découverte offerte
Dédiée aux plus de 50 ans...
L'âge critique des réels constats sur le vieillissement cellulaire.

LED MED SWISS - 2 adresses à genève

LED MED SWISS Vésenaz | Cabinet LMS | Chemin Vieux Vésenaz, 1222 Vésenaz
LED MED SWISS Genève | Cabinet médical | Route de Frontenex 118, 1208 Genève

+41 78 609 61 06 | www.ledmedswiss.ch

Remboursé par les assurances complémentaires
asca
LMS PHOTOBIOMODULATION

Fribourg : les soins infirmiers ouverts à tous les parcours

Choisir les soins infirmiers, c'est choisir de travailler avec l'humain, dans une profession en constante évolution.

À la Haute école de santé de Fribourg (Heds FR), la filière en Soins infirmiers propose plusieurs façons d'entrer dans la profession, ou d'y revenir.

Un Bachelor, selon son rythme

Débuter un Bachelor à 20 ans, reprendre des études après une première carrière ou se lancer alors que l'on a déjà une famille : les étudiants n'arrivent pas toutes et tous à la Haute école de santé au même moment de leur vie. La formation en Soins infirmiers s'adapte à ces différentes réalités.

À plein temps, le Bachelor se déroule sur trois ans, incluant des périodes de formation théorique et pratique. Les cours se déroulent sur quatre jours en présentiel avec une journée asynchrone, ce qui permet une gestion libre de son temps. À temps partiel, le même programme s'étend sur environ quatre ans et trois mois. La partie théorique est suivie à 60 %, dont la moitié à distance, tandis que les stages se déroulent à 80 %.

Cette flexibilité permet notamment aux personnes souhaitant conserver une activité professionnelle, aux parents, aux proches aidants, aux sportifs de concilier leurs études avec leurs autres engagements. De plus, lorsque des événements de la vie viennent bousculer le cursus, l'école propose aussi des aménagements pour poursuivre sa formation.

Quel que soit le parcours choisi, les exigences restent les mêmes pour un niveau de qualification Bachelor HES : mêmes examens, mêmes compétences attendues et même diplôme à la fin.

Une formation bilingue à l'image du canton

Depuis 2018, la filière propose également un cursus bilingue, avec la moitié des modules en français et l'autre en allemand. Une formule particulièrement adaptée à Fribourg, située au centre des deux langues nationales. Au fil de leur formation, les étudiants développent cette aisance du bilinguisme dans les cours, mais aussi sur le terrain, avec la possibilité d'effectuer des stages dans les différentes régions linguistiques de Suisse. De plus, la langue de passage des examens est au libre choix de l'étudiant.

Revenir aux soins accompagné

Reprendre sa profession d'infirmière ou infirmier après plusieurs années de pause peut demander de retrouver certains réflexes, de se familiariser avec de nouvelles pratiques et de retrouver confiance dans sa pratique professionnelle. Un programme de réintégration accompagne les infirmières et infirmiers qui souhaitent revenir dans la profession après au moins deux ans d'arrêt.

Le parcours combine dix jours de formation théorique avec des cours adaptés au projet professionnel et deux stages de quatre semaines à 80 %. Hormis les frais d'inscription, la formation est subventionnée par la Direction de la Santé et des Affaires Sociales du canton de Fribourg et la Confédération.

Etudier les Soins infirmiers c'est s'engager dans une profession qui allie des compétences professionnelles scientifiques, techniques et relationnelles au service de la santé de la population.

Plus d'informations sur
www.heds-fr.ch

Heds FR
Haute école de santé Fribourg
Hochschule für Gesundheit Freiburg

L'art de bien vieillir

Pour vieillir en bonne santé, le lien social, le mouvement et le plaisir de la table comptent autant que les soins. À Troinex, la Résidence du Parc des Crêts en a fait sa philosophie.



« Le bien vieillir dépend d'un ensemble de déterminants médicaux et non médicaux : l'activité physique, l'alimentation, le lien social, l'autonomie ou encore le sentiment d'utilité », souligne la Dre Alice Bricheux, spécialiste FMH en médecine interne générale. Elle rappelle que, selon les études scientifiques, l'isolement est associé à une hausse de 25 % du risque de mortalité.

Bien plus qu'une résidence

Choisir une résidence, c'est avant tout choisir une manière de vivre. Au Parc des Crêts, on le comprend dès l'arrivée. Réception avec conciergerie, salons, patios verdoyants : on y retrouve l'élégance d'un hôtel et la chaleur d'un chez-soi. Chacun dispose d'un appartement moderne et spacieux, avec balcon et cuisine. La téléalarme et une présence 24 h/24 garantissent la sérénité.

Trois piliers au quotidien

Ici, le lien social se cultive chaque jour, à la Tisanerie ou lors de l'apéritif du mardi. Les sorties ne manquent pas : au cirque, à la découverte d'une nouvelle table genevoise ou pour observer ensemble une éclipse. Soirées d'été en terrasse, fêtes de fin d'année, escapades à l'étranger : chaque saison offre son lot de souvenirs partagés.

Le mouvement a aussi toute sa place. Un coach en activité physique adaptée propose des cours individuels ou collectifs. Sans obligation, chacun est encouragé à viser les 150 minutes d'activité physique hebdomadaires recommandées par l'OMS.

Côté repas, enfin, la Dre Bricheux recommande une alimentation riche en végétaux et en protéines, et pauvre en produits transformés. C'est tout l'esprit du restaurant La Table des Crêts, ouvert au public : l'équipe y propose une cuisine locale et faite maison.

Vivre l'expérience

« Nous ne louons pas seulement des appartements, nous proposons une expérience de vie », résume Mme Sam Oss-Pegorar, responsable communication. Et parce qu'un tel changement de vie ne se décide pas à la légère, le séjour découverte offre une occasion rare : s'imprégner de cette nouvelle vie avant de faire son choix, au fil des rencontres, des sorties et des séances de sport. De quoi se familiariser avec les lieux et apprécier la qualité du service, avec une semaine de séjour déduite en cas d'emménagement permanent.

Envie de vous projeter ?
Témoignages, plan interactif et test « Quel résident êtes-vous »

Rendez-vous sur
www.residenceduparc.vitae.ch

LA RÉSIDENCE DU PARC DES CRÊTS

La technologie au service d'une médecine dentaire plus humaine

Depuis 1958, Oral Clinic by Tétaz accompagne l'évolution de la médecine dentaire, des premiers gestes de prévention aux technologies numériques et biologiques d'aujourd'hui. Mais derrière les innovations, une même ambition demeure : prendre soin du sourire, parfois aider à retrouver confiance en soi et permettre à chacun de se sentir pleinement à l'aise avec son visage. Pour le Dr Luc Tétaz, la technologie n'a de sens que lorsqu'elle reste au service de cette relation humaine.



Dr Luc Tétaz
Fondateur, Oral Clinic



Dr Tétaz, votre cabinet est une histoire familiale qui remonte à 1958. Que représente cette continuité ?
Je suis né dans une famille où il y avait déjà un médecin-dentiste, une hygiéniste dentaire et j'ai suivi cette voie. J'ai terminé mes études il y a près de trente ans, puis j'ai repris le cabinet que j'ai progressivement fait évoluer avec une équipe jeune et dynamique. La troisième génération devrait bientôt rejoindre l'activité. Cette continuité ne signifie pas rester figé : nous continuons à avancer, notamment avec des technologies qui évoluent régulièrement. La passion reste le moteur. Rendre service, redonner un sourire et pouvoir accompagner des personnes tout au long de leur vie est un privilège.

En quoi la technologie a-t-elle changé votre métier ?
En trente ans, l'évolution a été considérable. La connaissance des matériaux reste importante, mais elle est devenue secondaire face à l'essor de l'informatique, des machines-outils et de l'usinage. Aujourd'hui, le flux numérique est utilisé quotidiennement, de l'imagerie aux empreintes numériques. Ces différentes données peuvent être réunies pour construire une représentation complète et préparer une intervention avec davantage de précision. L'intelligence artificielle peut également soutenir certaines analyses d'imagerie. La technologie permet ainsi d'envisager des interventions plus fines et moins invasives. Mais elle reste un outil : elle ne remplace pas le praticien.

Vous évoquez aussi une évolution biologique, notamment avec le plasma riche en facteurs de croissance (PGRF). Pourquoi cette piste vous intéresse-t-elle ?
C'est pour moi l'une des évolutions marquantes de ces dernières années. Le plasma riche en facteurs de croissance peut être préparé à partir du sang du patient afin d'utiliser ses propres éléments biologiques dans certaines prises en charge. L'intérêt est notamment d'explorer des possibilités qui accompagnent les processus de guérison et peuvent s'inscrire dans une approche visant à limiter le caractère invasif de certaines interventions. Cette évolution biologique complète l'évolution technologique. On voit également apparaître des matériaux de substitution qui ne sont pas d'origine animale, ainsi que des approches faisant appel aux propres cellules du patient pour certaines reconstructions. C'est un domaine qui évolue et qui demande, comme toujours en médecine, de bien connaître les indications.

Derrière cette technologie, quelle place reste-t-il à l'humain ?
Elle est fondamentale. La révolution technologique est finalement un prétexte pour rencontrer des gens, mais une prise en charge humaine reste essentielle. La confiance permet de parler simplement des problèmes et d'avancer ensemble. Dans notre métier, nous travaillons en plus dans une zone très intime : la bouche. Le sourire touche à l'image que l'on renvoie aux autres, mais aussi à la manière dont on se perçoit soi-même. Quand un patient nous dit qu'il a de nouveau envie de sourire, c'est une vraie satisfaction. La technologie peut nous aider à mieux travailler, mais la relation entre deux personnes reste irremplaçable.

Vous défendez une approche « Santé 360 ». Comment la définir ?
Pour moi, c'est d'abord le rôle d'un médecin-dentiste de famille : suivre une personne sur le long terme, connaître son histoire et pouvoir lui proposer, selon ses besoins et les compétences disponibles, les techniques les plus adaptées. Lorsqu'une expertise n'est pas disponible au cabinet, il faut savoir orienter le patient. L'essentiel est d'avoir une prise en charge cohérente et efficiente. Le fait de réunir plusieurs compétences au même endroit facilite aussi la coordination et peut limiter le nombre de rendez-vous.

La prévention semble occuper une place particulière dans cette vision. Pourquoi ?
Parce qu'elle permet d'intervenir avant que les problèmes ne deviennent importants. J'ai eu la chance de commencer dans un cabinet où l'hygiène et la prévention avaient été introduites très tôt. Le travail du dentiste ne suffit pas : il faut aussi une équipe spécialisée dans la prophylaxie et l'entretien. Un suivi régulier permet notamment de détecter certaines caries à un stade où les soins peuvent rester plus simples. La douleur n'est pas une alarme suffisante en médecine dentaire. C'est pourquoi le contrôle régulier et l'éducation à l'hygiène bucco-dentaire sont essentiels.

Et à quoi ressemble, selon vous, la dentisterie de demain ?
Je pense que nous allons continuer à voir progresser à la fois la technologie et la biologie. Les outils numériques permettent déjà de préparer certaines interventions avant même qu'elles aient lieu, tandis que les approches biologiques ouvrent d'autres perspectives. Mais je ne voudrais surtout pas opposer technologie et humanité. Ce que je propose en 2026 ne ressemble plus à ce que je faisais il y a vingt-cinq ans, ni même à ce que je faisais il y a cinq ou sept ans. L'enjeu est de mettre les connaissances et les outils de son époque à disposition du patient, tout en conservant ce qui fait l'essence du métier : l'écoute, la confiance et le contact humain.

Interview **Océane Kasonia**

Plus d'informations sur
www.oral-clinic.ch

Oral Clinic
by Tétaz



Troubles psychiques et addiction : soigner la personne au-delà du diagnostic

Une dépression, une crise, un burn-out, une dépendance : la souffrance psychique s'installe souvent sans prévenir, et toute la famille en ressent les effets. À la Clinique La Métairie, à Nyon, une équipe pluridisciplinaire accompagne les patients vers un retour serein à la vie quotidienne.

À La Métairie, les équipes accueillent des patients adultes en psychiatrie générale (dépression, troubles anxieux ou bipolaires, schizophrénie, troubles de la personnalité, épuisement professionnel, psychotraumatisme) et pour le traitement des addictions.

Toutefois, « un patient ne se résume jamais à un diagnostic », souligne Vincent Ginestet, directeur adjoint de la Clinique La Métairie. « Derrière une pathologie, il y a toujours une personne, une histoire et un environnement familial, mais également des ressources personnelles sur lesquelles nous pouvons nous appuyer pour favoriser le rétablissement. » Cette conviction guide le projet thérapeutique, élaboré conjointement avec le patient.

Psychiatrie générale : une approche basée sur la pluridisciplinarité

Afin de pouvoir adapter la prise en charge à chaque situation, La Métairie propose à ses patients, selon leur pathologie, divers programmes thérapeutiques pouvant inclure : psychothérapies individuelles et de groupe, approches cognitivo-comportementales, psychodynamiques ou systémiques, traitements pharmacologiques, ergothérapie, art-thérapie, psychomotricité, activité physique adaptée, relaxation ou encore différentes approches psychocorporelle, parmi lesquelles figurent l'EMDR et la thérapie avec les animaux.

L'EMDR constitue un outil intéressant dans certaines situations de psychotraumatisme puisqu'il permet de travailler sur des événements ou souvenirs traumatiques qui continuent à générer une souffrance chez le patient. Il est utilisé sur indication clinique, par des professionnels formés.

Depuis l'été 2025, la clinique propose également des thérapies avec le cheval et avec le chien. L'animal peut faciliter la relation, créer un autre mode de communication et permettre de travailler différemment sur les émotions, la confiance, les interactions ou le rapport au corps.

L'addiction : un programme structuré et un entourage impliqué

Se libérer d'une addiction ne se joue pas uniquement entre les murs d'une clinique. Il s'agit aussi de réapprendre à organiser ses journées, retrouver des repères et, peu à peu, envisager le retour à la vie quotidienne. À La Métairie, l'accompagnement commence lors d'un premier entretien avant l'admission, destiné à évaluer la situation du patient et sa motivation. Cette étape préliminaire permet de préparer son arrivée et de poser de bonnes bases pour le séjour.

Basé sur le modèle Minnesota, le programme, aujourd'hui accessible à tous sur critère d'admission, se déroule sur 28 jours en stationnaire puis durant onze mois en post-cure. Il invite d'abord les patients à prendre conscience de leur dépendance, puis à cheminer vers l'acceptation et à redonner du sens à leur vie. Leur quotidien s'organise autour d'un horaire dense, où le cadre joue un rôle essentiel. Les journées sont structurées avec des activités qui se succèdent tout au long de la journée. « Plus c'est structuré, plus c'est cadré, moins le manque a l'opportunité de se manifester », explique Sylvie Vuez, responsable de l'unité des maladies de la dépendance. L'idée est de limiter les temps morts, de créer de nouveaux repères et de permettre aux patients de se concentrer sur leur rétablissement.

Le patient parcourt ce chemin main dans la main avec ses proches. La famille a en effet une place centrale dans le parcours et est encouragée à participer ponctuellement à des groupes de soutien. Une journée d'immersion permet aussi de partager des activités avec le patient et de voir concrètement à quoi ressemblera son quotidien. Pour Sylvie Vuez, cette démarche permet aux proches d'être entendus et pris en compte dans ce qu'ils vivent, de mieux comprendre la maladie de la dépendance et ses répercussions sur l'entourage, mais également de les aider à se déculpabiliser et à trouver leur juste place dans le processus de rétablissement.

Mais le retour à la vie quotidienne ne marque pas la fin du suivi pour les patients dépendants. Au terme des quatre semaines au sein de la clinique, le travail se poursuit donc pendant onze mois. Les premières semaines à l'extérieur de la clinique peuvent être particulièrement délicates, lorsque les habitudes et les difficultés du quotidien refont surface. En préparant cette transition et en maintenant un suivi ambulatoire, La Métairie souhaite que le patient dépendant puisse poursuivre son cheminement au-delà du séjour, avec des repères et un accompagnement sur lesquels s'appuyer. La post-cure permet ainsi de garder un lien avec l'équipe et de consolider les changements engagés.

Du stationnaire à l'ambulatoire : une prise en charge repensée

Mieux cibler les séjours en stationnaire et en réduire la durée permet non seulement d'encourager un suivi ambulatoire, mais aussi de limiter les coûts de la santé et de désengorger cliniques et hôpitaux. Une approche personnalisée, en psychiatrie générale comme pour les addictions, qui répond à des besoins appelés à croître : dans le canton de Vaud, ils pourraient augmenter de 35 % d'ici à 2035. D'où l'importance de soins accessibles et coordonnés, capables d'accompagner celles et ceux qui en ont besoin.

Dans cette perspective, la Clinique La Métairie s'attache également à favoriser un accès équitable aux soins, afin que chacun puisse bénéficier d'une prise en charge adaptée à sa situation, indépendamment de ses ressources ou de son parcours.

Ainsi, la Clinique La Métairie a initié une réorganisation de son centre ambulatoire ainsi que de son hôpital de jour, permettant de prendre en charge des patients post-stationnaires et externes. Selon des projets thérapeutiques prédéfinis, une large palette d'activités thérapeutiques peut être prescrite, allant des consultations individuelles avec un psychiatre ou un psychologue, à des séances groupales en ergothérapie.

L'objectif final étant de permettre aux patients de bénéficier d'une prise en charge globale, personnalisée, tant en stationnaire qu'en ambulatoire, et sans interruption des soins.

Texte **Maévane Mas**

Plus d'informations sur **www.lametairie.ch.**

CLINIQUE
La Métairie
PSYCHIATRIE ET PSYCHOTHÉRAPIE



Image iStockphoto/andreswd

Vaccination en pharmacie : un accès appelé à s'élargir dès 2027

Se faire vacciner en pharmacie est devenu une pratique de plus en plus courante en Suisse. Dès le 1er janvier 2027, sa prise en charge par l'assurance de base devrait encore renforcer le rôle des pharmacies dans la prévention



Christophe Berger
Pharmacien & Président,
Société Vaudoise de Pharmacie (SVPh)

Dans le canton de Vaud, plus de la moitié des officines proposent déjà ce service. Pour Christophe Berger, pharmacien et président de la Société Vaudoise de Pharmacie (SVPh) ainsi que de la Conférence atine des associations cantonales de pharmacies, cette évolution répond à un objectif simple : faciliter l'accès à la vaccination et, à terme, augmenter la couverture vaccinale.

Le rôle des pharmacies renforcé

Les premiers pharmaciens ont commencé à se former à la vaccination dès 2015. Les autorisations se sont ensuite progressivement étendues dans les cantons, avant que la pandémie du Covid-19 ne donne une nouvelle ampleur à cette pratique. « Face à l'afflux de personnes souhaitant se faire vacciner, les pharmacies ont pris en charge une part importante de la demande. Leur proximité avec la population et leur accessibilité ont permis de compléter le dispositif existant et de soulager les centres de vaccination », résume Christophe Berger.

Depuis, la vaccination fait davantage partie du quotidien des officines. « Il ne s'agit pas pour autant de remplacer les cabinets médicaux, insiste Christophe Berger, mais d'offrir un point d'accès supplémentaire ». Grâce à son accessibilité, la pharmacie permet de toucher celles et ceux qui, sans cette possibilité, repousseraient peut-être leur vaccination à plus tard.

Une compétence certifiée

Cette pratique repose toutefois sur des exigences précises. Pour proposer la vaccination, une pharmacie doit compter au moins un professionnel titulaire du certificat requis. Celui-ci s'obtient après une formation qui combine théorie, pratique et gestion des situations d'urgence. Les compétences acquises doivent ensuite être régulièrement actualisées dans le cadre de la formation continue.

Le développement de la vaccination en officine a également élargi le rôle des assistants en pharmacie, qui peuvent désormais participer davantage à certaines prestations proposées aux patients. Lorsqu'ils ont suivi la formation nécessaire, ils peuvent eux aussi administrer des vaccins sous la responsabilité du pharmacien. Ce dernier doit s'assurer qu'ils disposent des compétences requises avant de leur confier cette pratique.

Ce qui changera au 1er janvier 2027

Jusqu'ici, l'acte de vaccination réalisé en pharmacie restait à la charge du patient. À partir du 1er janvier 2027, les vaccinations répondant aux conditions de prise en charge par l'assurance de base pourront également être remboursées lorsqu'elles seront réalisées en pharmacie. La franchise ne s'appliquera pas, mais la quote-part restera due. Le remboursement couvrira à la fois l'acte de vaccination et le coût du vaccin.

Pour Christophe Berger, cette évolution devrait supprimer un frein financier pour une partie de la population et faciliter encore l'accès à la vaccination. Elle pourrait aussi marquer une nouvelle étape dans le rôle des officines en matière de prévention, en inscrivant plus durablement cette prestation dans leur offre. « À l'avenir, la vaccination fera probablement partie des prestations de base dans les pharmacies », estime-t-il.

Vers une offre vaccinale plus large

La vaccination en pharmacie ne se limite désormais plus à la grippe. Selon le cadre fixé par chaque canton, les officines peuvent administrer différents vaccins et jouer un rôle plus large dans la prévention.

Le papillomavirus humain (HPV) en est un exemple d'actualité. Dès 2027, ce vaccin sera pris en charge par l'assurance maladie lorsqu'il sera administré en pharmacie. Les cantons mettront donc fin à leurs programmes de prévention, et les officines pourront contribuer à atteindre la couverture visée par la Confédération.

Pour Christophe Berger, l'enjeu dépasse la protection individuelle. Lorsqu'une part suffisante de la population est vaccinée, la circulation des maladies diminue et les personnes les plus vulnérables sont aussi mieux protégées. Cela suppose toutefois une offre suffisamment large. Dans le canton de Vaud, plus de la moitié des pharmacies proposent déjà la vaccination, et la pratique tend à se développer. Les jeunes diplômés sont aujourd'hui mieux formés dans ce domaine et la demande des patients augmente.

Accompagner les pharmacies dans cette évolution

La Société Vaudoise de Pharmacie accompagne les officines du canton dans cette évolution. Elle organise des formations pour les équipes, relaie les changements réglementaires et soutient les pharmacies dans la mise en place concrète de la vaccination.

Comme les autres sociétés cantonales, la SVPh représente aussi les pharmaciens auprès des autorités et des différents partenaires du système de santé. Elle participe aux échanges autour des conditions de mise en œuvre, tout en informant les officines des évolutions à venir et des exigences à respecter. Elle joue enfin un rôle d'information auprès du public, afin de mieux faire connaître les possibilités de vaccination en pharmacie.

Avec l'entrée en vigueur du remboursement en 2027 et l'élargissement progressif des prestations, l'enjeu sera d'aider davantage d'officines à intégrer durablement la vaccination dans leur pratique. Christophe Berger y voit un moyen de multiplier les pharmacies proposant ce service, et espère que l'accès rapide, associé au remboursement, fera progresser la couverture vaccinale.

Texte **Maévane Mas**

Plus d'informations sur
www.svph.ch

SVPH
SOCIÉTÉ VAUDOISE
DE PHARMACIE



Le prélèvement sanguin : un geste centenaire qui se réinvente

Et si une prise de sang pouvait se faire autrement ? C'est le pari de Preci-Health, une medtech basée à Neuchâtel qui veut rendre le prélèvement sanguin plus simple pour les patients, facilitant le travail des professionnels de la santé. Avec ezdraw™, l'entreprise développe une solution de collecte capillaire qui pourrait permettre de réaliser certains prélèvements également à domicile.

Pour beaucoup, une prise de sang est un geste banal. Pour d'autres, elle est synonyme d'appréhension, d'inconfort ou de difficultés bien réelles. C'est notamment le cas des enfants, des personnes âgées, des patients avec de mauvaises veines ou qui craignent les aiguilles et dans le besoin d'effectuer des contrôles réguliers. À chaque prélèvement s'ajoutent parfois un déplacement, une attente et une organisation qui finit par peser.

« Le prélèvement sanguin est un secteur qui a extrêmement peu évolué depuis près de cent ans », constate Patrick Berdoz, CEO et cofondateur de Preci-Health. En parallèle, les professionnels de santé font face à une pression croissante sur leur temps et leurs ressources. Pour l'entreprise, repenser ce geste pourrait donc bénéficier autant aux patients qu'aux structures de soins.

« Les gens veulent être davantage acteurs de leur santé », relève Laurence Blazianu, Chief Business Officer. Pouvoir effectuer certains prélèvements plus facilement serait particulièrement intéressant pour les personnes qui doivent surveiller régulièrement leur état de santé. L'objectif n'est pas de remplacer toutes les prises de sang classiques, mais d'offrir une autre possibilité lorsque la situation s'y prête.

Des échantillons compatibles avec les laboratoires

Faciliter le prélèvement ne suffit pas : encore faut-il que le sang recueilli puisse être analysé dans de bonnes conditions.

C'est précisément l'un des points sur lesquels Preci-Health a travaillé.

Le dispositif ezdraw™ permet de recueillir en moyenne environ 2,6 ml de sang capillaire, répartis dans deux tubes standards. Ces tubes, utilisés notamment pour différents types d'analyses, peuvent ensuite être placés directement dans les équipements automatisés des laboratoires, sans devoir transférer le sang dans un autre contenant.

« Nous avons écouté le marché avant de développer notre solution », explique Patrick Berdoz. L'idée est partie de besoins exprimés par des acteurs du diagnostic : ils recherchaient une nouvelle manière de prélever du sang, mais sans devoir revoir toute leur organisation pour analyser les échantillons. Cette compatibilité avec les pratiques existantes est un point clé. Pour les laboratoires, une innovation n'a de véritable intérêt que si elle permet de recueillir des échantillons adaptés aux analyses tout en s'intégrant à leurs procédures. Selon les données communiquées par Preci-Health, les études menées jusqu'ici ont notamment examiné le volume obtenu, la qualité des échantillons et leur concordance avec des prélèvements veineux.

Le numérique et l'IA pour guider le prélèvement

Reste une question essentielle : comment permettre à une personne sans formation médicale d'utiliser correctement le dispositif ? Preci-Health mise aussi sur l'intelligence artificielle et sur le numérique. Associée à ezdraw™, une application guide l'utilisateur à chaque étape du prélèvement en temps réel. Le principe est simple : le patient place son smartphone dans un support, puis suit les instructions affichées à l'écran. La caméra permet à l'application d'analyser les gestes clés et de suivre l'avancement de la procédure évitant toutes mauvaises utilisations. Des fonctions d'authentification peuvent également contribuer à sécuriser le processus. L'entreprise indique avoir évalué sa solution auprès de plus de 200 participants (totalisant 500 prélèvements), dans le cadre de cinq études internes et externes. Selon ses résultats, 86 % des utilisateurs interrogés préféreraient ezdraw™ pour leurs prochains prélèvements. Ces premiers retours sont très encourageants et Preci-Health continue à valider sa solution dans des études en cours. Le déploiement commercial se fera progressivement.

Les laboratoires, les centres médicaux, les pharmacies et les hôpitaux figurent parmi les premiers utilisateurs envisagés, avant un élargissement de l'utilisation à domicile. L'enjeu est de rendre le geste plus accessible, tout en respectant les conditions médicales et réglementaires nécessaires.

De l'innovation au terrain

Pour Preci-Health, le projet entre désormais dans une nouvelle phase. L'entreprise annonce avoir obtenu le marquage CE selon le règlement européen sur les dispositifs médicaux. Elle reçoit de multiples demandes du marché de plusieurs géographies et travaille à la préparation de son lancement commercial avec des partenaires industriels, et de distribution. Des contrats d'approvisionnement avec un certain nombre de laboratoires à l'international ainsi que le plus grand distributeur Suisse de dispositifs médicaux sont en cours de finalisation.

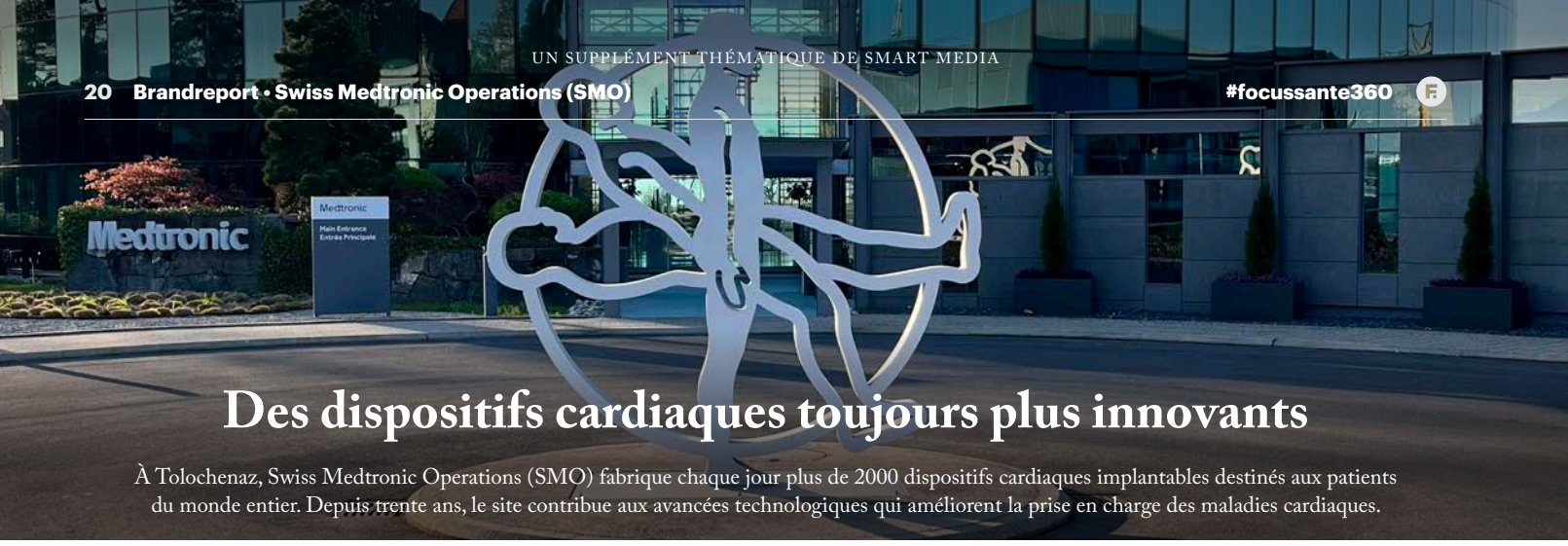
En parallèle, Preci-Health est en bonne voie pour la validation FDA de son produit aux USA. Parmi les collaborations mentionnées par la société figurent les plus grandes cliniques américaines et Intermountain Health, un réseau de santé américain, ainsi qu'un acteur mondial des consommables de diagnostic in vitro. Ces partenariats essentiels contribuent à poursuivre l'évaluation et l'adoption de la technologie aux USA.

Les prochaines étapes sont très concrètes. Preci-Health vise une première phase de déploiement auprès de partenaires sélectionnés, avec une montée en puissance prévue à partir du second semestre 2027. Pour financer cette étape, elle a annoncé une levée de fonds de série B de 15 millions de francs, dont 5,3 millions seraient déjà sécurisés et 5 millions actuellement ouverts. Derrière la technologie, l'ambition reste finalement très concrète : éviter que la prise de sang soit un obstacle de plus dans le parcours de soins, tout en proposant aux laboratoires une solution qui s'intègre à leurs méthodes de travail. Pour ce geste médical centenaire, le changement ne tient pas seulement à la manière de prélever, mais aussi à la possibilité de rapprocher les analyses de ceux qui en ont besoin.

Texte **Océane Kasonia**

Plus d'informations sur
www.precihealth.com

Preci-Health



Des dispositifs cardiaques toujours plus innovants

À Tolochenaz, Swiss Medtronic Operations (SMO) fabrique chaque jour plus de 2000 dispositifs cardiaques implantables destinés aux patients du monde entier. Depuis trente ans, le site contribue aux avancées technologiques qui améliorent la prise en charge des maladies cardiaques.


Vincent Collier et son équipe

Vincent Collier, directeur de SMO, revient sur les innovations développées par le groupe, leurs bénéfices concrets pour les patients et les défis qui attendent ses équipes.

Vincent Collier, quels sont les principaux dispositifs fabriqués à Tolochenaz et comment améliorent- ils la vie des patients?
Nous fabriquons trois grandes familles de dispositifs cardiaques implantables. La première comprend les pacemakers, ou stimulateurs cardiaques, destinés notamment aux patients souffrant d'insuffisance cardiaque. Grâce à des impulsions électriques, ils permettent de maintenir un rythme cardiaque régulier et d'aider les patients à retrouver leurs activités quotidiennes.

Nous produisons également des défibrillateurs implantables, conçus pour intervenir lorsque le cœur se met à battre de manière anormalement rapide et désordonnée. Ces dispositifs peuvent alors délivrer un choc électrique pour rétablir un rythme normal. Ils jouent ainsi un rôle vital face à des troubles cardiaques susceptibles d'entraîner la mort du patient sans intervention rapide.

Enfin, la troisième famille regroupe les moniteurs cardiaques implantables, utilisés à des fins de diagnostic. Lorsqu'un examen ponctuel ne permet pas d'identifier l'origine d'un malaise, ces dispositifs enregistrent l'activité du cœur et permettent au patient de signaler les moments où il ressent des symptômes. Le cardiologue peut ensuite analyser les données recueillies pour comprendre ce qui s'est passé et déterminer le traitement le plus adapté.

Vous avez participé au développement de Micra, un stimulateur cardiaque sans sonde. En quoi consiste cette technologie?
Traditionnellement, un pacemaker est implanté sous la peau et relié au cœur par des sondes. Avec Micra, nous avons développé un dispositif suffisamment petit pour être implanté directement dans le ventricule. Il ne nécessite donc ni sonde ni boîtier sous-cutané. Pour le patient, cela signifie qu'aucun appareil n'est visible sous la peau. Cette technologie ouvre également la voie à de nouvelles générations de stimulateurs miniaturisés, capables d'intervenir sur différentes zones du cœur.

Dans un domaine où la précision des dispositifs est vitale, comment garantissez-vous leur qualité?
Les dispositifs que nous fabriquons sont destinés à maintenir des patients en vie. Nous ne pouvons jamais perdre de vue cette responsabilité. Chez Medtronic, la qualité est l'affaire de tous. Chaque dispositif est suivi individuellement tout au long de sa fabrication. Nous savons précisément quelles interventions ont été réalisées, par qui et à quel moment. Nos processus reposent sur des contrôles continus et 100% des solutions sont testées avant de quitter l'usine. Notre exigence est simple: chaque dispositif qui quitte notre usine doit répondre au même niveau de qualité et de fiabilité que celui que nous souhaiterions pour un membre de notre propre famille.

Comment les nouvelles technologies transforment-elles aujourd'hui la production et l'innovation chez Medtronic?
L'une des principales évolutions concerne notre collaboration avec les équipes de recherche et développement. Nous intervenons désormais plus tôt dans la conception des nouveaux dispositifs, afin d'intégrer les contraintes industrielles dès le départ. Cette approche permet d'accélérer leur mise en production tout en maintenant nos exigences de qualité.

L'automatisation, les systèmes d'inspection avancés et l'analyse des données transforment également nos méthodes de travail. Pour accompagner ces évolutions, nous pouvons compter sur la richesse de l'écosystème suisse et sur nos liens avec des institutions de recherche comme l'EMPA et le CSEM, ainsi qu'avec plusieurs hautes écoles, dont l'EPFL. Ces échanges facilitent l'accès à de nouvelles compétences et contribuent au développement des technologies de demain.

Le site a récemment franchi le cap des 10 millions de dispositifs fabriqués. Que représente ce chiffre?
Aujourd'hui, environ un défibrillateur sur deux et un pacemaker sur quatre implantés dans le monde proviennent de notre site de Tolochenaz. Ces chiffres témoignent de l'importance du site de Tolochenaz dans le réseau mondial de Medtronic. Ce cap constitue également une reconnaissance pour nos collaborateurs, dont certains participent au développement du site depuis plusieurs décennies. Mais derrière ces 10 millions de dispositifs, il y a surtout des patients, des familles et des vies sauvées. C'est cette dimension humaine qui donne du sens à notre travail et qui continue de motiver nos équipes.

Interview **Maévane Mas**

Un site, une multitude d'expertises
Swiss Medtronic Operations (SMO) est le centre du groupe Medtronic dédié à l'industrialisation et à la production d'implants cardiaques actifs. Depuis 30 ans, il assure le passage de la recherche à la fabrication à grande échelle, rendant les innovations médicales accessibles aux patients du monde entier.
Le campus réunit 650 collaborateurs, issus notamment des domaines de l'ingénierie, du contrôle qualité, du développement de produits, ainsi que des fonctions transverses et des divisions opérationnelles. Il abrite également un centre européen de formation pour les professionnels de santé. Cette concentration d'expertises sur un même site favorise les échanges entre équipes et accélère la mise sur le marché des nouveaux dispositifs.

Plus d'informations sur
www.medtronic.com

Medtronic

Retrouver le mouvement grâce à la stimulation de la moelle épinière

Recouvrer l'usage de ses mains, se lever ou mieux réguler la pression artérielle. Autant de perspectives offertes par les technologies de neurostimulation développées par Onward Medical. Basée à Lausanne, l'entreprise vise à restaurer certaines fonctions affectées par une lésion de la moelle épinière. Dave Marver, CEO de l'entreprise, présente ces avancées et les bénéfices concrets pour les patients.



Dave Marver
CEO, Onward Medical

Dave Marver, quelles sont les difficultés quotidiennes rencontrées par les personnes concernées par une lésion médullaire?
Lorsqu'une lésion survient, la communication entre le cerveau et le reste du corps est perturbée, entraînant une perte de mobilité et d'autres fonctions essentielles. Selon la localisation et la gravité de la lésion, les conséquences varient considérablement. Au-delà du mouvement, la pression artérielle, la digestion ou encore le fonctionnement de la vessie peuvent être affectés, parmi d'autres fonctions impactées. Notre mission est de développer des thérapies capables de restaurer certaines de ces fonctions et, plus largement, de favoriser l'autonomie des personnes concernées.

Comment la neurostimulation permet-elle de retrouver certaines de ces capacités?
Lorsqu'une lésion de la moelle épinière perturbe la communication entre le cerveau et le corps, certaines connexions nerveuses peuvent rester intactes. L'approche d'Onward Medical consiste à stimuler électriquement la moelle épinière pour réactiver ces circuits nerveux et favoriser la récupération de certaines fonctions affectées par la lésion. Nous développons pour cela trois plateformes technologiques complémentaires, chacune adaptée à des besoins spécifiques. Notre ambition est de proposer des traitements toujours plus personnalisés, car il n'existe pas deux lésions médullaires identiques.



Quels bénéfices apporte votre thérapie ARC-EX?
ARC-EX est une thérapie non invasive qui stimule électriquement la moelle épinière grâce à des électrodes placées sur la peau. Elle accompagne les exercices de rééducation, généralement réalisés lors de trois séances hebdomadaires. L'objectif est d'améliorer la force et la sensibilité des mains chez les personnes présentant une lésion cervicale. Pour ces patients, même un gain fonctionnel limité peut faire une réelle différence. Ouvrir une porte, saisir un objet, retrouver certaines sensations au toucher ou manger sans assistance représentent autant de progrès vers une plus grande autonomie.

Déjà autorisée en Suisse, en Europe et aux États-Unis, cette thérapie est notamment proposée dans deux centres de rééducation suisses du groupe VITREA.

Quelles autres fonctions vos technologies pourraient-elles permettre de restaurer?
Notre deuxième plateforme technologique, ARC-IM, permet de stimuler les circuits nerveux de manière plus ciblée. Elle repose sur un neurostimulateur implanté, relié à un champ d'électrodes placé au-dessus de la moelle épinière. Le premier objectif thérapeutique poursuivi est de stabiliser la pression artérielle des personnes vivant avec une lésion médullaire, souvent confrontées à une tension trop basse, provoquant fatigue et évanouissements.

En parallèle, nous étudions le potentiel d'ARC-IM pour aider les personnes paralysées à retrouver une partie de leur mobilité. Grâce à la stimulation électrique de la moelle épinière, nous cherchons notamment à leur permettre la récupération de la station debout et de la marche. Une nouvelle étude clinique, baptisée EIGER, a récemment débuté à Lausanne et à Nottwil. Elle inclut des patients présentant des lésions médullaires récentes ou chroniques, afin d'évaluer les possibilités offertes par cette technologie à différents stades de la lésion.

Vous développez aussi une technologie reliant directement le cerveau à la moelle épinière. Comment fonctionne-t-elle?
Notre troisième solution, ARC-BCI, associe notre système implantable à une interface cerveau-moelle épinière. Un implant placé à la surface du cerveau capte les signaux liés à l'intention de mouvement. Grâce à l'intelligence artificielle, ces signaux sont décodés et transformés en commandes envoyées au neurostimulateur. Celui-ci stimule alors la moelle épinière pour produire le mouvement souhaité. Cette technologie crée un pont digital entre le cerveau et la moelle épinière, avec l'objectif de permettre aux personnes paralysées de retrouver des mouvements contrôlés par la pensée. Encore à un stade précoce de développement, cette technologie ouvre toutefois de nouvelles perspectives de restauration du mouvement.

Comment envisagez-vous l'avenir de ces thérapies?
La commercialisation d'ARC-EX marque une étape importante dans la prise en charge des lésions médullaires. Nous explorons également le potentiel de nos technologies pour d'autres troubles neurologiques, notamment la maladie de Parkinson et les séquelles d'un AVC. L'un de nos grands défis sera aussi de faciliter l'accès à ces thérapies, notamment en travaillant à leur remboursement. Nous voulons que ces avancées scientifiques puissent bénéficier au plus grand nombre.

Interview **Maévane Mas**

Onward Medical, au cœur de l'innovation médicale lausannoise
Fondée il y a plus de dix ans, Onward Medical est une entreprise de technologie médicale spécialisée dans la neurostimulation de la moelle épinière. Présente en Suisse, aux Pays-Bas et aux États-Unis, elle conserve la majorité de ses équipes à Lausanne, où se concentrent ses activités de recherche scientifique et clinique. Elle collabore notamment avec l'EPFL, le CHUV et NeuroRestore, une structure fondée par les professeurs Grégoire Courtine et Jocelyne Bloch. Ces collaborations permettent à l'entreprise de faire progresser ses recherches et de transformer les innovations scientifiques en thérapies destinées aux patients.

Plus d'informations sur
www.onwd.com

ONWARD MEDICAL



L'enseigne de pharmacieplus

« Le pharmacien est un acteur essentiel de la santé »

En 1993, une idée germe dans les esprits d'un groupe de quelques pharmaciens, celle de regrouper leurs forces pour les mettre au service de leurs clients. Parmi eux se trouvait Eric Bussat, aujourd'hui directeur général de pharmacieplus, le groupement de pharmaciens qui a finalement vu le jour en 1994 à Genève. Il revient, au cours de cet échange, sur les missions du groupe, les prestations proposées, mais aussi sur l'évolution du rôle du pharmacien en Suisse.



Line Westphale-Chopard à la Direction Qualité et Achats, Eric Bussat à la Direction générale et Hervé Perret à la Direction Finances et Administration

Eric Bussat, quel objectif a motivé la création de ce réseau de pharmacies?
L'objectif de pharmacieplus était de regrouper les ressources dont chacun et chacune disposait, afin d'avoir plus de moyens et ainsi de mener des projets de plus grande envergure. L'une des premières choses que nous avons faites a par exemple été de mettre en commun notre budget publicité, puis nous avons rapidement commencé à effectuer des achats collectifs qui nous ont permis de faire profiter nos clients de meilleurs prix. Enfin, nous avons également mutualisé nos ressources en matière de gestion d'entreprise, de développement d'outils et de formation.

Petit à petit, le groupe s'est étendu à toute la Romandie et au Tessin. Notre réseau comprend aujourd'hui 91 pharmacies, réparties dans ces régions, réunies sous l'enseigne pharmacieplus.

Pouvez-vous nous en dire plus sur les formations que vous proposez à vos collaborateurs?
Notre credo est de prendre soin de l'humain, et pour cela, il faut maîtriser le relationnel. Nous avons donc choisi d'investir dans les équipes en proposant d'innovantes formations comportementales. Récemment, nous avons aussi monté toute une série de cours en gestion d'entreprise car, bien que les pharmaciens soient des scientifiques, ils gèrent avant tout une entreprise. Ils ont donc besoin de formations de plus en plus pointues, qui prennent en compte les évolutions du métier.

Comment renforcez-vous la place du pharmacien dans le système de santé?
Nous nous sommes réunis autour d'une idée: le pharmacien est un acteur essentiel de la santé, facilement accessible et disponible pour conseiller ses clients. Il a toute sa place dans le système de santé suisse.

Le métier a considérablement évolué depuis mes débuts: un pharmacien ne se limite désormais plus à la délivrance de médicaments, mais il mobilise pleinement ses compétences cliniques, son expertise et sa capacité d'écoute. Le pharmacien accompagne notamment les patients dans la prise en charge de ce que j'aime appeler la «bobologie», c'est-à-dire les affections courantes pour lesquelles il peut apporter, en première intention, une réponse professionnelle, accessible et rassurante.

Pour répondre aux besoins de nos clients en matière de santé et de prévention, nous avons ainsi développé une quinzaine de prestations, dont certaines sont très innovantes. Nous proposons par exemple des dépistages des infections sexuellement transmissibles (IST) et l'analyse du génome.

Nous pratiquons également de nombreux soins plus classiques, tels que le soin des plaies ou encore la vaccination, qui sera remboursée par la LAMal à partir du 1er janvier 2027. Les rappels de vaccination sont souvent un peu oubliés par la population. Le fait de pouvoir les faire en pharmacie simplifie la procédure, car il n'y a pas besoin de prendre rendez-vous.

Finalement, pharmacieplus est une véritable success story. Nous développons toujours de nouveaux services pour nos pharmacies. Nous analysons, construisons, puis formons. C'est un long chemin, parfois pas facile, mais dans lequel nous restons fidèles à nos valeurs.

La croissance et la diversification de nos activités ont conduit à une professionnalisation progressive de notre organisation. D'une structure initialement animée par quelques bénévoles, l'entreprise est passée à une équipe de plus de vingt collaboratrices et collaborateurs, encadrée par une direction de trois membres: Eric Bussat à la Direction générale, Line Westphale-Chopard à la Direction Qualité et Achats, et Hervé Perret à la Direction Finances et Administration.

En quoi la structure du groupe pharmacieplus la distingue-t-elle d'autres groupes ou chaines de pharmacies?
Ce qui fait notre particularité, c'est notre structure. Nos activités se concentrent autour de deux pôles. Le premier est notre centrale de services, et le second englobe notre trentaine de points de vente qui sont la propriété collective du groupement, entre 20% et 100%.

Pourquoi avoir fait ce choix?
Parce que la singularité du groupe réside dans son modèle d'actionnariat participatif: pharmacieplus appartient à celles et ceux qui contribuent chaque jour à son développement, qu'il s'agisse des pharmaciennes et pharmaciens indépendants propriétaires de leur officine ou des collaboratrices et collaborateurs du réseau. Cette vision fédératrice se traduit aujourd'hui par un actionnariat solide de plus de 200 personnes, pleinement associées à la réussite collective de l'entreprise.

Quels sont, selon vous, les principaux défis de la profession de pharmacien?
Le premier défi est économique: préserver la qualité des soins malgré des ressources toujours plus restreintes. Pour y parvenir, une collaboration renforcée entre pharmaciens, médecins et infirmiers sera essentielle.

Le second défi accompagne l'évolution du système de santé: le pharmacien affirme pleinement son rôle de professionnel de santé, bien au-delà de la délivrance des médicaments. Cette transformation exige une adaptation et une formation continues.

À l'avenir, les pharmaciens occuperont une place toujours plus centrale. Leur expertise et leur proximité contribuent à renforcer la prévention, à prendre en charge les affections courantes et à alléger durablement le système de santé suisse.

Interview **Léa Stocky**

Pharmacieplus SA
Les Corbes 5, 1121 Bremblens

+41 21 811 48 88
Plus d'informations sur
www.pharmacieplus.ch

pharmacieplus



Image iStockphoto/stnazkul

Le sourire, au fil du temps

Depuis près de 70 ans, le Cabinet Dentaire de Rumine accompagne des générations de patients à Lausanne. Aujourd'hui, le Dr Rémi Cohen Adad poursuit cette histoire en faisant dialoguer savoir-faire manuel, technologies numériques et attention portée à chaque patient. Une vision de la dentisterie où l'écoute reste le premier des outils.



Dr Rémi Cohen Adad
Médecin-dentiste,
Cabinet Dentaire de Rumine

Reprendre un cabinet qui existe depuis des décennies n'est jamais anodin. À cette adresse, des dentistes exercent depuis 1948. Une partie de la patientèle y est suivie depuis plus de 50 ans, une continuité qui représente pour le praticien à la fois un honneur et une « pression positive ». Diplômé en médecine dentaire depuis 25 ans, il exerce une omnipratique allant des soins courants à la chirurgie et l'implantologie, à la parodontologie ainsi qu'à l'esthétique du sourire. Avec une attention particulière portée à la prévention, à la conservation des tissus et aux attentes réelles de chacun.

Cette écoute prend une dimension particulière face à la peur du dentiste. La phobie peut conduire à repousser les soins pendant des années. Le cabinet a donc développé une prise en charge attentive de ces patients, dans laquelle l'hypnose y est pratiquée. Le Dr Cohen Adad est lui-même hypnothérapeute reconnu par l'ASCA. Surtout, il considère cette pratique comme un moyen de restaurer progressivement la confiance, jamais comme une solution magique.

Dr Rémi Cohen Adad, votre cabinet pratique une dentisterie très large. Quelle est votre philosophie de prise en charge ?
Ce qui pour moi est le plus important, c'est d'entendre ce que le patient a comme demande pour y répondre réellement. C'est le point de départ. Nous faisons de la prévention, de la dentisterie conservatrice, de l'esthétique, de la chirurgie et de l'implantologie, mais il ne s'agit pas d'imposer un traitement parce qu'il existe ou parce qu'il est à la mode. En esthétique notamment, je pense qu'il faut toujours partir de la demande du patient et préserver autant que possible les tissus naturels. Une restauration peut être très précise, mais elle doit rester adaptée à la personne, en tenant compte de son aspiration et sa situation.

Vous accordez donc une place importante à l'écoute. Est-ce encore plus vrai lorsqu'un patient a peur du dentiste ?
Oui. Il faut vraiment être à l'écoute du patient, ne pas le juger. Certains patients ont vécu une expérience traumatisante. Il faut surtout restaurer une relation de confiance. Le premier rendez- vous peut simplement être l'occasion de faire connaissance : il n'est pas nécessaire de commencer immédiatement un traitement. Ensuite, il y a des personnes qui ont besoin d'avancer petit à petit, tandis que d'autres préfèrent faire davantage de choses en une fois. Il faut pouvoir s'adapter.



Vous êtes également formé à l'hypnothérapie. Comment l'hypnose s'intègre-t-elle dans cet accompagnement ?
L'hypnose est un outil que je peux proposer à mes patients pour les aider à vivre les soins avec davantage de sérénité. Et parfois, simplement le temps, l'écoute et la manière dont on organise les soins suffisent. Pour moi, le but est vraiment de rendre le patient libre : qu'il puisse retrouver la possibilité d'aller chez le dentiste sans que la peur soit un obstacle infranchissable.

Vous parlez beaucoup de temps et de disponibilité. Est-ce aussi une forme de soin ?
Oui, absolument. Le luxe, pour moi aujourd'hui, c'est le temps que l'on peut consacrer au patient. Prendre le temps d'écouter, d'expliquer les différentes possibilités, de répondre aux questions, de comprendre ce que la personne souhaite réellement. Une grande partie de la dentisterie ne nécessite d'ailleurs pas de technologies extraordinaires. Le patient vient aussi chercher quelqu'un qui l'écoute, qui comprend sa demande et qui peut lui expliquer ce qui est possible. La technologie est certes importante, mais elle doit rester au service de cette relation.

Après 70 ans d'histoire, comment voyez-vous l'avenir du cabinet ?
Il faut continuer à évoluer, à se former et à intégrer les innovations qui apportent quelque chose au patient. Mais je ne pense pas qu'il faille se définir uniquement par la technologie ou par un plateau technique. Ce qui m'intéresse, c'est de pouvoir continuer à accueillir les patients, à les écouter, à prendre en compte la douleur et la dimension psychologique du soin. Les techniques vont continuer à évoluer. L'essentiel, lui, ne change pas : garder l'intérêt du patient au centre de la pratique dentaire.

Texte & interview **Océane Kasonia**

Plus d'informations sur
www.dentisterumine.ch

CABINET DENTAIRE DE RUMINE

Photobiomodulation : quand la lumière devient un outil thérapeutique

Soulager les douleurs, favoriser la cicatrisation ou encore atténuer les effets secondaires de certains traitements médicaux grâce à la lumière. C'est ce que propose la photobiomodulation, une approche thérapeutique encore méconnue en Suisse. Le Dr Thomas Breuneval explique son fonctionnement, ses applications et les perspectives de cette technologie.



Dr Thomas Breuneval
Fondateur, PBM Center

Formé à l'Université de Lausanne, puis au CHUV, à l'Hôpital de Sion et à l'HFR, le Dr Thomas Breuneval a construit son parcours autour de la radio-oncologie, une spécialité qui associe imagerie, précision technologique et accompagnement des patients atteints de cancer. Après avoir été nommé pour créer le service de radio-oncologie de l'Hôpital de La Tour, puis dirigé celui de l'Hôpital Riviera-Chablais, il a fondé en 2024 le PBM Center de Montreux, un établissement spécialisé dans la photobiomodulation et ses applications médicales.

Dr Breuneval, qu'est-ce que la photobiomodulation et comment fonctionne-t-elle ?
La photobiomodulation, ou PBM, est une technique qui utilise une lumière rouge et proche infrarouge pour agir sur les cellules et les tissus. Cette lumière pénètre dans l'organisme et est absorbée par les mitochondries, que l'on peut considérer comme les centrales énergétiques de nos cellules. L'objectif est de stimuler certains mécanismes cellulaires afin de moduler l'inflammation, de soutenir la réparation des tissus et de diminuer les douleurs. Il s'agit d'une approche non invasive, sans injection ni chirurgie.

Son utilisation nécessite toutefois une réelle précision. La longueur d'onde, la dose de lumière et la zone traitée doivent être définies par un professionnel formé à cette technique. Les dispositifs destinés à un usage domestique présentent des caractéristiques et des niveaux de validation variables, ce qui justifie une certaine prudence quant à leurs promesses thérapeutiques.

Dans quels domaines médicaux cette approche peut-elle être utilisée ?
Nous intervenons principalement dans cinq domaines : l'oncologie de support, les douleurs et troubles de la mobilité, la gynécologie, la dermatologie et la cicatrisation, ainsi que certaines atteintes neurologiques. Beaucoup de nos patients vivent avec des douleurs persistantes pour lesquelles les solutions habituelles n'ont pas apporté le soulagement espéré. Au PBM Center, nous recevons notamment des personnes souffrant de douleurs articulaires, de tendinites, de lombalgies ou de séquelles postopératoires. La photobiomodulation peut également être utilisée pour accompagner certains troubles gynécologiques, notamment les inconforts intimes liés à la ménopause ou à des traitements médicaux.

Quelle place la photobiomodulation occupe-t-elle dans l'accompagnement des patients atteints d'un cancer ?
Les traitements anticancéreux sont essentiels, mais ils peuvent entraîner des effets secondaires particulièrement difficiles à vivre. La PBM permet par exemple d'accompagner les patients souffrant de mucites, des inflammations douloureuses de la bouche provoquées par certaines radiochimiothérapies.

Dans le cadre du cancer du sein, la radiothérapie peut également provoquer une radiodermite, une réaction inflammatoire de la peau comparable à un important coup de soleil, parfois accompagnée de lésions. La photobiomodulation peut contribuer à limiter ces réactions cutanées et à améliorer le confort des patientes pendant leur traitement. Elle est aussi utilisée pour accompagner certaines douleurs cicatricielles ou neuropathies liées à la chimiothérapie. L'enjeu est de préserver autant que possible la qualité de vie des patients, pendant et après leur parcours oncologique.

Quels bénéfices les patients peuvent-ils concrètement espérer ?
Nous cherchons avant tout des améliorations dans leur quotidien : moins de douleur, davantage de mobilité, une meilleure cicatrisation ou un plus grand confort. Même une amélioration de 20 à 30 % du confort ressenti peut faire une grande différence. Il faut cependant garder à l'esprit que la photobiomodulation ne constitue pas un traitement miracle, que les résultats sont généralement progressifs, et que l'efficacité varie en fonction des affections traitées. Toutes ses applications ne bénéficient pas du même niveau de validation scientifique.

Comment se déroule une séance de photobiomodulation ?
Au PBM Center, chaque prise en charge débute par une consultation médicale. Nous revenons sur le diagnostic, les traitements suivis, les symptômes et les attentes du patient. Nous définissons ensuite un protocole personnalisé. Selon les besoins, nous utilisons différents dispositifs. Le PBM Center de Montreux dispose notamment de dispositifs corps entier, de panneaux régionaux, d'appareils focaux, de sondes endovaginales et de casques de photobiomodulation. Cela permet d'adapter précisément le traitement selon l'indication et l'objectif clinique.

Une séance dure généralement une heure. La phase initiale comprend six à douze séances, à raison d'une ou deux par semaine. Pour certaines affections chroniques, des séances d'entretien peuvent ensuite être proposées. Nous évaluons régulièrement l'évolution de la douleur, de la mobilité et de la qualité de vie afin d'adapter le suivi.

La photobiomodulation peut-elle remplacer certains traitements médicaux ?
Non, et c'est un point essentiel. La photobiomodulation s'inscrit dans une démarche complémentaire. Elle ne remplace ni les traitements anticancéreux, ni la chirurgie, ni la physiothérapie ou les traitements médicamenteux nécessaires. Elle intervient plutôt comme une médecine de support et de récupération, pour améliorer la tolérance aux traitements, soulager certains symptômes et accompagner la réparation des tissus. C'est cette complémentarité qui présente un intérêt dans les parcours de soins.

Cette approche reste relativement méconnue en Suisse. Comment envisagez-vous son développement ?
Je pense que cette approche trouvera progressivement une place plus importante dans les parcours de soins. La photobiomodulation existe depuis plusieurs décennies et bénéficie déjà d'une littérature scientifique importante, notamment en oncologie de support. Il faudra néanmoins continuer à identifier les indications pertinentes et à mesurer rigoureusement les résultats. À mes yeux, la médecine de demain devra aussi aider les patients à mieux récupérer, à mieux vivre leurs traitements et à préserver leur qualité de vie. C'est précisément dans cette perspective que s'inscrit la photobiomodulation.

PBM Center
Grand Rue 3, 1820 Montreux

+41 21 214 04 04
contact@pbm-center.ch
pbm-center.ch

PBM CENTER
LIGHTING THE PATH TO HEALING

La santé au-delà du soin : miser sur la culture et les territoires

La santé ne se résume pas aux soins. Elle se joue aussi dans la capacité à maintenir des liens, à participer à la vie sociale, à accéder aux bonnes ressources au bon moment et à conserver sa place dans la cité. Une conception qu'Arsanté et ses partenaires cherchent à traduire concrètement sur le terrain.

Deux initiatives récentes, très différentes en apparence, en donnent une illustration. La première rapproche Arsanté du Théâtre de Carouge autour du Fonds Mirandolina, qui favorise l'accès aux arts vivants pour les personnes qui en sont éloignées, notamment en raison de l'âge, de la maladie ou de la perte d'autonomie.

Pour Arsanté, ce partenariat ouvre des passerelles entre l'offre culturelle, les lieux où vivent ou sont accompagnées les personnes et leur environnement. Une représentation du camion-théâtre est envisagée à proximité d'un établissement du groupement, avec une première expérience possible à Thônex. L'ambition est d'aller au-delà des murs de l'EMS et d'en faire un point de rencontre ouvert sur la commune et ses habitants. Des ateliers pourraient également être proposés aux résidents d'EMS, aux pensionnaires de résidences- services ou aux bénéficiaires de l'aide à domicile. Le lien entre culture et santé se construit aussi à l'intérieur du groupement. Pour la quatrième fois, en 2026, Arsanté–Les Résidences organisera sa soirée de fin d'année au Théâtre de Carouge, autour d'un spectacle de la saison. L'occasion de réunir des professionnels aux métiers différents et, par le détour de la scène, de mettre en perspective les pratiques et ce qui relie l'art, le soin et l'accompagnement.

À Thônex, dans un tout autre domaine, cette logique territoriale prend une autre forme. Depuis septembre, la Ville propose aux jeunes de 12 à 25 ans une permanence santé gratuite et sans rendez-vous, développée avec la Fondation Soins et aide à domicile (SeAD), membre de l'Association Les Résidences et partenaire du groupement Arsanté. Une infirmière y accueille les jeunes, les écoute et les oriente pour toute question liée à leur santé physique, psychique ou sociale. Le dispositif s'appuie sur les ressources existantes : l'infirmière évalue les situations et dirige, si nécessaire, les jeunes vers les interlocuteurs adaptés. Santé et social se rejoignent ainsi dans un réseau de proximité.

Faire venir le théâtre au plus près des personnes et ouvrir les établissements sur leur environnement ; réunir les professionnels autour d'une expérience culturelle commune ; rendre le système de santé plus accessible aux jeunes : derrière ces projets se dessine une même approche, qui part des personnes et des territoires plutôt que des frontières entre institutions. Pour Arsanté et Les Résidences, l'enjeu est de mettre en relation les soins, l'accompagnement, la prévention, la culture et les acteurs locaux. Une manière de considérer la santé non comme un secteur isolé, mais comme une composante de la vie sociale.

Partenaires :
www.ems-lesresidences.ch
www.fondation-sead.ch
www.thonex.ch
ww.theatredecarouge.ch

Plus d'informations sur
www.arsante.ch

Arsanté
ORGANISATION EN SOINS

Là où le soin commence

À Genève, Première ligne défend une approche du soin qui dépasse le médical. Jennifer Hasselgard-Rowe, adjointe scientifique et chercheuse spécialisée dans les droits humains et les politiques de santé publique, plaide pour une prise en charge qui replace la personne au centre.

Depuis 2021, le débat public se concentre sur la « crise du crack ». En 2025, l'inhalation représentait 81 % des consommations au Quai 9. Mais sur le terrain, les difficultés dépassent largement le produit : absence de logement, isolement, malnutrition et accès compliqué aux soins. « On ne peut pas tout mettre sur la substance », souligne Jennifer Hasselgard-Rowe. C'est avant tout une crise de la précarité.

Un accueil à bas seuil

Le soin ne peut donc plus se limiter à l'acte médical. Première ligne défend une approche à bas seuil* : réduire au maximum les barrières d'accès pour répondre rapidement aux besoins essentiels, en tenant compte de réalités de vie complexes. Chacun.e peut être accueilli.e, sans être prêt.e à modifier sa consommation. En 2025, sur 669 consultations santé, plus de la moitié concernaient des soins sans lien avec l'injection.

Dormir et manger, premiers soins

Sur le terrain, les équipes rencontrent des personnes restées éveillées plus de 48 heures ou qui oublient de manger. Ouvert en février 2023, le SleepIn est le seul lieu à Genève où l'on peut se reposer en sécurité tout en conservant la possibilité de consommer, ce que les autres hébergements excluent. En 2025, 160 personnes y ont passé 3223 nuits. L'association assure également des repas trois fois par jour, du petit déjeuner au souper. Jennifer Hasselgard-Rowe le constate : « Le repos fait partie du soin, tout comme l'alimentation et l'accueil. »

Un réseau à renforcer

Les liens avec les HUG sont solides. L'enjeu est désormais de renforcer davantage les collaborations avec le secteur social. Avec le soutien de l'OAIS, 12 places sont ainsi réservées dans des hébergements partenaires : neuf places pour hommes au Passage de l'Armée du Salut et trois places mixtes au CausE, attribuées en priorité aux femmes lorsque c'est possible. Car leur situation reste un enjeu à part entière.

Donner la parole aux femmes

Au Quai 9, les femmes ne représentent que 17 % des personnes accueillies, et leurs besoins restent encore largement inconnus et invisibilisés. Pour mieux les comprendre, Jennifer Hasselgard-Rowe mène un projet d'étude, en cours de validation par la commission cantonale d'éthique de la recherche, qui implique directement les femmes concernées et place leur parole au cœur de l'approche. Cette démarche rappelle la complexité des situations rencontrées, où les vulnérabilités s'additionnent souvent. C'est en croisant les regards et les compétences du réseau médico-social que l'on pourra continuer à adapter nos réponses.

Source : *Le GREA est une association interprofessionnelle citoyenne de référence sur les addictions : *www.grea.ch/article-revue/2-laccueil-a-bas-seuil-face-aux-defis-des-mecanismes-de-vulnerabilites/*

Plus d'informations sur
www.premiereligne.ch

Inscription aux journées portes ouvertes :

première ligne

Un télésecrétariat médical mise sur plus de 30 ans d'expérience pour développer son assistante IA

Spécialiste suisse du télésecrétariat médical depuis 1993, MEDES développe Aline, une assistante virtuelle nourrie de son expérience des cabinets et des patients. Conçue avec ses équipes et hébergée intégralement en Suisse, elle suit les consignes propres à chaque cabinet et travaille en complément des secrétaires. Pascal Ramin, directeur de MEDES, explique comment Aline facilite l'accueil des patients et le travail des équipes médicales.



Pascal Ramin
Directeur de MEDES



Pascal Ramin, pourquoi l'accueil téléphonique est-il si important dans le parcours de soins?
Le téléphone est souvent le premier contact du patient avec le cabinet, parfois dans un moment d'inquiétude. Être écouté, compris et orienté rapidement installe la confiance avant même la consultation. À l'inverse, une sonnerie sans réponse ou une longue attente donne une impression d'indisponibilité.

Quels sont les principaux défis des secrétariats médicaux dans la gestion des appels des patients?
Dans de nombreux cabinets, le secrétariat est assuré par des assistantes médicales qui gèrent aussi des soins. Elles doivent à la fois accueillir les patients, les soigner, s'occuper de l'administratif et répondre au téléphone. Prenons un lundi matin: les premiers patients arrivent au cabinet tandis que les appels s'enchaînent pour prendre, déplacer ou annuler un rendez-vous. L'assistante doit alors interrompre l'accueil ou un soin pour décrocher. Ces interruptions épuisent les équipes et pèsent sur la qualité de l'accueil, au comptoir comme au téléphone. Soulager le secrétariat et l'organisation du cabinet, c'est ce que nous faisons depuis plus de 30 ans, en collaboration étroite avec les médecins et leurs équipes.

Pourquoi avoir décidé de créer Aline, votre nouvelle assistante virtuelle?
Nous traitons chaque année plus de 250 000 appels de patients. Nos décennies d'expérience nous ont appris ce que les patients demandent vraiment, comment les cabinets s'organisent et quand une demande doit passer par un humain. Aline est née de cette expérience, pas l'inverse. Nous la concevons avec des professionnels du métier et pour le seul monde médical, sans outil générique adapté après coup.

Comment Aline comprend-elle et répond-elle aux demandes des patients?
Nous ne laissons pas Aline improviser. Elle suit les consignes du cabinet et s'adresse à tous les cabinets, qu'ils gèrent eux-mêmes leurs appels ou qu'ils les confient à MEDES. Chaque créneau proposé est vérifié dans l'agenda réel du cabinet, et le patient doit confirmer avant toute modification de rendez-vous. Le patient est identifié selon des règles définies avec le cabinet, ce qui garantit la confidentialité des échanges. L'ensemble du dispositif, y compris la partie vocale, est hébergé en Suisse et conforme à la nLPD. Nous n'utilisons aucun prestataire américain, ni pour l'hébergement, ni pour la voix, ni pour le modèle d'IA: les données des patients ne quittent jamais la Suisse. Aline est aujourd'hui en phase pilote. Nous la testons en conditions réelles pour la fiabiliser avant un déploiement plus large, et les cabinets qui souhaitent rejoindre cette phase pilote peuvent nous contacter.

Concrètement, comment Aline facilite-t-elle le travail des secrétaires et des médecins?
Aline est conçue pour absorber les demandes répétitives et libérer les secrétaires pour l'accueil physique, les soins et les situations délicates. Les tests en conditions réelles le confirment: les patients obtiennent une réponse immédiate, sans attente, y compris en cas de débordement ou en dehors des horaires d'ouverture, et le risque d'erreur dans la prise de rendez-vous diminue. Quand une demande dépasse son rôle, Aline la transmet à une secrétaire avec un contexte clair, pour que le patient n'ait pas à se répéter. Les médecins sont ainsi moins interrompus et leur agenda est mieux tenu. Traiter les demandes simples avec Aline réduit aussi leur coût de traitement pour le cabinet et améliore sa productivité: le temps des équipes est consacré à ce qui demande réellement une présence humaine.

Comment veillez-vous à ce que l'utilisation de l'IA ne déshumanise pas la relation entre le patient et le cabinet médical?
L'IA n'a pas vocation à remplacer l'accueil, mais à le garder humain là où cela compte. Aline s'annonce comme une assistante virtuelle; pendant les heures de présence des équipes, le patient peut demander à parler à une personne, et en dehors, elle lui indique comment et quand joindre le secrétariat. Elle ne fait aucun tri médical: dès qu'un patient évoque une urgence, à toute heure, elle l'oriente vers le numéro défini avec le cabinet, le 144 ou le médecin de garde. Nos secrétaires définissent ses consignes avec chaque cabinet. Aline est plus utile quand un secrétariat, celui du cabinet ou le nôtre, prend le relais derrière elle: le patient comme le cabinet y gagnent.

Selon vous, comment l'IA va-t-elle transformer l'accueil téléphonique médical dans les prochaines années?
Je pense que l'IA prendra en charge l'essentiel des demandes simples, à toute heure, par téléphone comme par chat. L'humain sera d'autant plus précieux pour l'écoute, le discernement et l'accompagnement des patients fragiles. Le métier de secrétaire médicale évoluera vers plus de relationnel et de coordination. Chez MEDES, nous voulons accompagner cette évolution avec la même exigence qu'en 1993: rester proches des cabinets et des patients.

MEDES
+41 22 544 00 00
www.medes.ch

Scannez le QR code pour découvrir Aline et demander une présentation:

MEDES
VOTRE TÉLÉSECRÉTARIAT
100% MEDICAL - 100% SUISSE

Chambre immersive interactive : une nouvelle approche des soins

À la Haute Ecole Arc Santé, la création d'une chambre immersive s'accompagne du développement d'un projet de recherche consacré à la réflexivité dans l'activité de soins. Cet espace spécialement aménagé permet de plonger les étudiant·e·s dans un environnement virtuel réaliste, grâce à des dispositifs visuels et sonores, afin de les confronter à des situations de soins proches de la réalité professionnelle.

Ce nouvel outil pédagogique associe innovation pédagogique et investigation scientifique, avec un double objectif : former les étudiant·e·s et comprendre comment ils et elles mobilisent leurs connaissances et leurs expériences face à des situations de soins complexes.

Rapprocher la formation des réalités du terrain

Comment réduire l'écart entre les connaissances acquises en formation et leur mobilisation dans la pratique clinique ? Comment développer la capacité des futur·e·s professionnel·le·s à questionner leurs décisions, à analyser leurs expériences et à ajuster leurs pratiques face à la complexité des situations de soins ? Ces enjeux, au cœur de l'alternance intégrative, du processus de professionnalisation et de l'apprentissage de la réflexivité, invitent à renforcer les liens entre l'école et les milieux professionnels.

La formation Bachelor HES-SO en Soins infirmiers repose sur des connaissances scientifiques actualisées et fondées sur les données probantes. Si les simulations à l'école offrent un cadre sécurisant et des conditions d'apprentissage maîtrisées, les milieux cliniques confrontent les étudiant·e·s à des réalités plus complexes, marquées par les contraintes organisationnelles, humaines et matérielles d'un système de santé sous pression.

La place du raisonnement clinique

Le nouvel espace d'apprentissage par immersion permet de recourir à des scénarios pointus et complexes, mieux ancrés dans les réalités cliniques, tout en évoluant dans un environnement sécurisé. Ces scénarios sont co-construits avec des professionnel·le·s clinicien·ne·s, en collaboration avec la Haute Ecole Arc Santé, garante des exigences scientifiques. Ce travail contribue à renforcer les partenariats au service de la formation des futur·e·s professionnel·le·s de santé.

L'autonomie des étudiant·e·s dans leurs apprentissages

En petits groupes, les étudiant·e·s identifient leurs propres besoins, définissent leurs objectifs d'apprentissage et mobilisent les ressources nécessaires à leur progression. En autonomie, ils et elles peuvent organiser et expérimenter des situations cliniques adaptées à leurs objectifs, ce qui les responsabilise dans le développement de leurs outils d'apprentissage.

Collaboration, réflexivité et autonomie : autant de compétences développées au travers des situations travaillées au sein de la chambre immersive.

La sécurité des patient·e·s

La sécurité des soins constitue un enjeu essentiel du système de santé, tant en raison des surcoûts engendrés par des prestations inappropriées ou effectuées de manière erronée que des souffrances inutiles qu'elles peuvent occasionner. La formation infirmière met fortement l'accent sur la prévention des erreurs et la sécurité des soins. Avec la chambre immersive, nous proposons aux étudiant·e·s un dispositif de type « chambre des erreurs », qui permet une approche dynamique et contextualisée de l'analyse des risques.

L'objectif est de développer la conscience de la situation, le raisonnement clinique et la réflexivité, afin de renforcer la capacité des futur·e·s professionnel·le·s à anticiper les risques et à contribuer à la qualité, à la sécurité et à l'économicité des soins.

Recherche sur la réflexivité

Le déploiement de la chambre immersive s'accompagne de la phase exploratoire d'un projet de recherche consacré au développement de la réflexivité des étudiant·e·s en situation de simulation.

Mieux comprendre comment les étudiant·e·s réinterrogent leurs pratiques, construisent leur raisonnement, mobilisent leurs expériences antérieures et justifient leurs décisions permettra de mieux concevoir les expériences pédagogiques au service du développement de leurs compétences. Les résultats de cette recherche nous permettront d'améliorer les outils d'accompagnement existants, tels que le portfolio.

Un espace de formation et de recherche pour amener les futur·e·s professionnel·le·s à réfléchir en continu à l'évolution de leurs pratiques

À la croisée de l'alternance intégrative et de la recherche sur la réflexivité, la chambre immersive devient à la fois un espace d'apprentissage et un terrain d'investigation scientifique. L'implication des partenaires cliniques dans le déploiement du dispositif en renforce la pertinence et la crédibilité sur le plan clinique.

À la Haute Ecole Arc Santé, si des cours magistraux sont toujours dispensés, une grande partie des apprentissages repose sur des méthodes didactiques variées, permettant à tous les profils d'étudiant·e·s de trouver leur place. À terme, l'ambition est de former des professionnel·le·s capables non seulement d'agir, mais aussi de comprendre, de questionner et de faire évoluer leurs pratiques.

En cultivant leur réflexivité, il s'agit de les préparer à relever les défis d'un système de santé en constante évolution, tout en promouvant la qualité, la sécurité et l'économicité des soins.

Plus d'informations sur
www.he-arc.ch/domaine/sante/

haute école arc santé
neuchâtel berne jura delémont neuchâtel



À domicile, le soin prend tout son sens

Fondée en 2014 par Catherine et Mourade Djaouti, tous deux infirmiers, AMAD Homecare pour « Aide au Maintien À Domicile » est née d'une rencontre qui a changé leur parcours. Depuis, le couple accompagne les personnes fragilisées à domicile avec une priorité : préserver leur autonomie et leur qualité de vie. Aujourd'hui, le rapprochement avec le groupe français Oui Care, leader des services à la personne, ouvre de nouvelles perspectives de développement en Suisse romande, sans perdre de vue l'essentiel : la proximité, la continuité des soins et une approche profondément humaine.



Catherine & Mourade Djaouti, infirmiers et fondateurs, AMAD Homecare

Catherine et Mourade Djaouti, comment est née AMAD Homecare ?
Catherine : En 2014, notre ancienne voisine cherchait une structure capable de prendre en charge son mari, qui avait besoin de soins complexes jour et nuit. Ne trouvant pas de solution adaptée, elle nous a engagés. Avec notre réseau d'infirmiers, nous l'avons accompagné jusqu'à la fin de sa vie. Elle nous a ensuite encouragés à créer une structure et nous a aidés à financer les autorisations nécessaires. Le bouche-à-oreille a fait le reste.

Mourade : Nous voulions préserver la proximité des soins indépendants, cette dimension humaine et ce petit cocon qui permettent au patient de se sentir chez lui, même lorsqu'il a besoin d'aide.

Comment garder cette proximité en grandissant ?
Mourade : AMAD compte aujourd'hui entre 60 et 70 collaborateurs. Nous avons organisé nos équipes par secteurs dans le canton de Vaud. Pour une personne qui reçoit plusieurs visites par jour, nous limitons autant que possible le nombre d'intervenants : idéalement, elle retrouve les mêmes professionnels. Cette continuité favorise la confiance.

Catherine : Elle repose aussi sur les transmissions entre collègues, l'anticipation et la stabilité des équipes. Nous sommes attentifs au bien-être de nos collaborateurs : pour qu'ils prennent soin des patients, il faut aussi prendre soin d'eux.

Qu'est-ce qui rend les soins véritablement humains ?
Catherine : Le respect des habitudes, des choix et de l'intimité de chacun. Dans la mesure du possible, nous adaptons les horaires aux souhaits des patients. Notre rôle n'est pas de tout faire à leur place, mais de préserver leur autonomie.

Mourade : La compétence technique est indispensable, mais la manière d'écouter, de parler et d'entrer dans une maison compte tout autant. Nous sensibilisons nos équipes à la communication et à la bienveillance pour que chaque personne se sente considérée, et non simplement prise en charge.

Les besoins à domicile deviennent-ils plus complexes ?
Mourade : Oui, avec le vieillissement de la population et les possibilités croissantes de traiter à domicile des situations autrefois prises en charge à l'hôpital. Nous avons développé des compétences en santé mentale, nutrition clinique, soins palliatifs et traitement des plaies complexes. Nous accompagnons aussi des personnes atteintes de maladies comme Alzheimer ou Parkinson, ou confrontées à des difficultés psychiques. Cela exige des formations et une collaboration avec les spécialistes.

Comment préparez-vous un retour à domicile après une hospitalisation ?
Catherine : La préparation peut commencer à l'hôpital. Nous anticipons les besoins en matériel et en médicaments et coordonnons les adaptations nécessaires, par exemple avec un ergothérapeute. Le but est que le domicile soit prêt avant le retour.

Mourade : Les premiers jours sont essentiels. Nous organisons les interventions de manière à favoriser la continuité des soins et à limiter autant que possible le nombre d'intervenants. Au fil des visites, une relation de confiance se construit entre le patient et les professionnels qui l'accompagnent. Les passages peuvent être rapprochés au départ, puis adaptés à l'évolution de son état. Une bonne coordination permet parfois de poursuivre chez soi des prises en charge complexes, notamment en oncologie ou en nutrition parentérale.

Quelle place accordez-vous aux proches aidants ?
Catherine : Certains sont épuisés et perdus face aux démarches, tout en travaillant ou en s'occupant de leur famille. Nous les écoutons et proposons un soutien progressif : une présence hebdomadaire peut constituer un premier pas, avant d'adapter l'aide aux besoins.

Mourade : Il faut reconnaître ce qu'ils accomplissent déjà. Nous pouvons leur montrer des gestes pour faciliter les transferts ou prévenir les douleurs, sans leur donner le sentiment qu'ils s'y prennent mal. Notre rôle est de les soutenir et de leur permettre de souffler, sans les déposséder de leur place.

Peut-on aussi être accompagné chez soi en fin de vie ?
Catherine : Oui, lorsque c'est le souhait de la personne et que sa situation le permet. Nous collaborons avec les médecins et les organisations spécialisées en soins palliatifs pour coordonner les interventions et renforcer les compétences de nos équipes. Rester dans un environnement familier, entouré de ses proches, peut être précieux lorsque cela correspond aux souhaits du patient.

AMAD Homecare vient d'intégrer le groupe Oui Care. Quelles perspectives ce rapprochement ouvre-t-il ?
Mourade : Il nous apporte des ressources et de l'expérience pour poursuivre notre développement. Nous voulons saisir ces possibilités tout en préservant le savoir-faire local et la qualité de l'accompagnement.

Catherine : Nous souhaitons grandir sans perdre notre identité : la proximité, l'écoute et la relation humaine. Malgré nos responsabilités de gestion, nous tenons à garder un lien avec le terrain. C'est là que notre engagement prend tout son sens : permettre aux personnes de vivre chez elles, avec des soins de qualité et dans le respect de leur histoire et de leurs choix.

Interview **Océane Kasonia**



Plus d'informations sur
www.amad-vaud.ch

A.M.A.D Homecare
L'AIDE AU MAINTIEN À DOMICILE

oui care
Mieux grandir, mieux vivre, mieux vieillir

L'art-thérapie, une clé pour comprendre l'enfant

Peindre, danser, jouer, inventer… L'art-thérapie offre aux enfants un espace pour exprimer ce qu'ils ne parviennent pas toujours à mettre en mots. Une invitation à explorer leurs émotions, à gagner en confiance et à grandir à leur rythme.

Un autre langage pour se dire

Colères, difficultés relationnelles, troubles du sommeil ou maux de ventre peuvent traduire un mal-être que l'enfant peine à exprimer. L'art-thérapie lui propose d'autres voies pour explorer ses émotions et apprivoiser ce qu'il ressent. Dessin, peinture, musique, mouvement ou jeu dramatique deviennent autant de moyens de communiquer.

« Les enfants ressentent des choses, sans toujours les comprendre », explique Catherine Fournier, art-thérapeute spécialisée en pratiques intermédiales. « En créant, l'enfant s'exprime, autrement. » Son œuvre devient alors un support pour échanger, parler de son vécu et mieux comprendre ses émotions.

Créer sans être jugé

Contrairement à un cours artistique, l'art-thérapie ne vise aucune performance. L'enfant peut expérimenter, essayer et découvrir, sans craindre de se tromper. Dans cet espace qui lui est dédié, il est accueilli tel qu'il est, sans jugement ni comparaison. « Grâce au soutien du thérapeute, il se découvre aussi un peu plus lui-même et gagne en liberté d'expression », souligne Catherine Fournier. Oser prendre des initiatives, montrer sa création ou se sentir écouté peut progressivement nourrir sa confiance en lui. Des échanges avec les parents contribuent également à mieux comprendre ses besoins et à prolonger l'accompagnement au quotidien.

Grandir à son rythme

Chaque enfant possède ses propres sensibilités, ressources et façons de communiquer. Danse et mouvement, parole et jeu dramatique, médiation plastique et visuelle, musicothérapie ou pratiques intermédiales : les cinq spécialisations de l'art-thérapie permettent d'adapter l'approche à chacun.

Avec le temps, certains enfants s'ouvrent davantage au dialogue et parviennent mieux à exprimer ce qu'ils vivent. L'objectif n'est pas de les faire entrer dans un modèle, mais de leur permettre de découvrir leurs propres ressources. Catherine Fournier résume cette démarche par une image : « Pour qu'une graine ou une plante pousse, il faut lui donner les bonnes conditions : de la lumière, de l'eau, de la terre et du temps. »



OdA ARTECURA
+41 71 330 01 00
info@artecura.ch
www.artecura.ch

Associations romandes :
ARAET et APSAT

Un concept inédit de longévité et de bien-être sous un même toit

Okinawa, la Sardaigne, Ikaria, le Costa Rica et Loma Linda : cinq régions du monde où l'on vit longtemps et en bonne santé, connues sous le nom de Blue Zones. À Champagne, dans le canton de Vaud, La Santé s'inspire de cette philosophie pour réunir, sur quatre étages, santé, mouvement, alimentation, récupération et longévité.



Son ambition : agir en amont, en faisant du bien-être une habitude de vie. Fitness, restauration, centre médical, technologies de longévité et spa composent un lieu unique, coordonné autour d'une seule réception et d'un seul numéro, joignable sept jours sur sept.

Un concept sans équivalent identifié en Suisse et en Europe

Après avoir exploré les offres en France, en Espagne, en Italie et au Portugal, ainsi que recueilli des retours des États-Unis, les fondateurs n'ont pas identifié d'établissement réunissant l'ensemble de ces activités dans un même concept. Certaines prestations existent ailleurs, mais leur combinaison fait l'originalité de La Santé.

Un spa d'envergure, accessible hors hôtel

Autre particularité majeure : La Santé abrite le seul spa hors hôtel des cantons de Vaud, du Valais et de Neuchâtel. Un espace complet qui rassemble les prestations des grands spa : piscine-jacuzzi de 16 places, sauna finlandais avec vue sur le Jura, bain d'eau glacée, douche à neige, douches expérientielles aux huiles essentielles, hammam et bain méditerranéen. Des méridiennes en mosaïque chauffées à 39 °C et des espaces de repos invitent à prolonger la détente, avant de savourer un thé dans une zone de relaxation sèche.

La longévité au cœur de l'expérience

Le parcours peut se poursuivre dans l'espace dédié à la longévité, avec notamment une chambre hyperbare, une technologie IHHT alternant phases d'oxygénation réduite et enrichie, la photobiomudulation, le robot IYU, le vaccum ainsi que la cryothérapie corps entier à –90 °C. Ces technologies complètent une approche personnalisée, adaptée aux objectifs de chacun : remise en forme, performance sportive, sommeil, gestion du poids, esthétique ou bilan de santé.

Des packs, cures et séjours permettent de combiner les prestations et, si nécessaire, un hébergement dans la région. « On ne soigne pas seulement la maladie, on construit la santé, en amont et dans la durée », résume Stéphanie, cofondatrice du projet avec Junior, Grégory Marc-André et Luka. La Santé, à Champagne : une nouvelle façon de prendre soin de soi, entre prévention, récupération et longévité, à seulement une heure de Genève.

La Santé à Champagne
Chemin de Praz 8, 1424 Champagne

+41 24 436 20 00
commercial@santechampagne.ch
www.santechampagne.ch

« Chaque produit que nous distribuons doit avoir du sens »

Sandra Arribas Lopez est passionnée de nutrition et de yoga. En 2021, elle crée FitMarket SA, un e-shop de nourriture saine, durable et locale, aujourd'hui devenu un partenaire de choix pour plus de 1000 clients en Suisse, des pharmacies et drogueries aux hôtels et magasins bio, en passant par les grandes surfaces et les entreprises. À travers cet échange, l'entrepreneure revient sur la croissance de son entreprise et les valeurs qui l'animent.



Sandra Arribas Lopez
Fondatrice, FitMarket SA

Sandra Arribas Lopez, pouvez-vous nous présenter FitMarket?
FitMarket SA est un distributeur suisse spécialisé dans la sélection de produits alimentaires et de boissons fonctionnels premium, sains et durables, basé à Genève. J'ai fondé FitMarket avec l'idée simple que chaque produit que nous distribuons doit avoir du sens, pour la santé, pour l'environnement et pour les personnes qui le consomment.

Depuis sa création, FitMarket s'est largement développé. En plus de notre boutique en ligne, nous collaborons avec de plus en plus de points de vente, et ce toujours avec la même mission: informer, inspirer et promouvoir un mode de vie sain.

Comment sélectionnez-vous les produits que vous proposez?
Nous ne cherchons pas le catalogue le plus large, mais le plus juste. Nous travaillons avec une vingtaine de marques indépendantes et engagées, sélectionnées selon des critères stricts de transparence et de traçabilité. Chaque produit doit répondre à trois critères : être sain et naturel, se différencier par son goût, et provenir d'une production responsable. De plus, une large part de nos marques est suisse, un ancrage local qui nous tient à cœur.

Notre portefeuille couvre les boissons fonctionnelles et alternatives au café, les wellness drinks, les snacks sains, la cuisine et les cosmétiques naturels. Notre catalogue hôtellerie sert notamment des maisons prestigieuses comme le Four Seasons Hôtel des Bergues, le W Verbier, The Hamlet ou The Capra. Nous travaillons également avec un réseau de pharmacies et de drogueries en Suisse romande, qui apprécient notre sélection pointue et l'expertise de nos diététiciens pour conseiller leurs clients au quotidien.

Nous veillons au respect rigoureux de la législation suisse, notamment de l'ordonnance sur les denrées alimentaires et des exigences du SCAV applicables aux compléments alimentaires.

Qu'est-ce qui distingue votre approche?
Nous sommes «plus qu'un distributeur, un partenaire». Nous nouons des relations durables avec chaque marque et accompagnons chaque point de vente sur le terrain avec des présentoirs en bois design et durables. Notre équipe de diététiciens professionnels et engagés assure une recherche et une sélection expertes et continues de produits. Enfin, notre logistique, maîtrisée de bout en bout grâce à notre propre entrepôt situé à Plan-les-Ouates, garantit des livraisons rapides et fiables dans toute la Suisse.

Interview **Léa Stocky**

Plus d'informations sur
www.fitmarket.ch

FIT MARKET
LIFE & ECO FRIENDLY

ANNONCE



Medair est une organisation humanitaire suisse qui oeuvre depuis plus de 35 ans dans le secteur de l'urgence et de la santé pour sauver des vies. En R.D. Congo Medair collabore actuellement avec de nombreux partenaires locaux pour combattre l'épidémie d' Ébola. Nous sommes mobilisés pour renforcer les mesures de prevention et pour offrir des soins spécialisés dans des centres de traitements.

Faites un don pour endiguer l'épidémie d' Ébola en R.D. Congo
medair.org

À l'hôpital, moins de hiérarchie pour décider plus vite

Confrontés aux contraintes financières et à une réorganisation majeure, les Établissements hospitaliers du Nord vaudois (eHnv) misent sur leur management horizontal pour gagner en réactivité. Leur directeur général, Marc Allemann, défend une culture fondée sur la confiance et la responsabilité.



Décider au plus près du terrain. C'est le pari de Marc Allemann, directeur général des eHnv depuis 2022. Cette association privée reconnue d'intérêt public, qui emploie quelque 1700 collaborateurs, pratique une hiérarchie dite horizontale.

Dans les services de prestations, notamment les soins, le médical et les services aux patients, le modèle repose sur trois niveaux hiérarchiques: directeur, chef de service et collaborateur. L'objectif est de rapprocher les décisions du terrain et d'éviter leur dilution dans une succession d'échelons. «Les bonnes idées viennent du terrain, elles ne viennent pas forcément de l'équipe de direction», souligne Marc Allemann. La transparence est essentielle: les cadres disposent des informations nécessaires pour décider en connaissance de cause. «Ce n'est pas parce que j'ai le titre de directeur général que c'est moi qui prends toutes les décisions, il s'agit de travailler en équipe», insiste-t-il. Mais transformer une culture managériale prend du temps, reconnaît Marc Allemann: «Cinq, dix ans sans problème.»

Une agilité mise à l'épreuve

Les eHnv ont revu leur organisation suite aux restrictions budgétaires qui ont accéléré la concentration des activités hospitalières. Le transfert des activités du site de Chamblon vers d'autres sites, dès le 27 octobre, marque une étape importante de cette réorganisation.

L'objectif est de réaliser les économies nécessaires sans réduire les prestations à la population. Les eHnv ont notamment étudié l'occupation des lits et travaillé avec le Réseau santé Balcon du Jura au transfert de quatre lits de réadaptation gériatrique aiguë. Un travail conséquent mené conjointement entre le terrain et les équipes de direction.

La rapidité d'exécution constitue déjà un résultat, estime le directeur: «D'une décision ou d'une idée qui est née en août 2025, on arrive à boucler les deux phases principales de la réorganisation en octobre 2026.» La première a été mise en œuvre en mai à Yverdon et à Saint-Loup.

Innover au-delà de la technologie

Les eHnv veulent aussi faire de l'innovation un axe de développement, sur les plans médical, technologique et organisationnel. La robotisation de la chirurgie prothétique du genou à Saint-Loup en est un exemple. Le directeur cite également de nouvelles approches de prise en charge et la médecine intégrative. Pour Marc Allemann, cette évolution passe avant tout par les équipes: leur donner les moyens d'agir, écouter leurs idées et leur faire confiance. Un équilibre essentiel pour maintenir la qualité des soins tout en faisant face aux contraintes du secteur hospitalier.

Plus d'informations
www.ehnv.ch

eHnv | Etablissements Hospitaliers du Nord Vaudois

École Médica Minerva • Brandreport

Construire un avenir au coeur de la santé

À Lausanne, L'École Médica Minerva forme aux métiers de la santé, de la formation initiale à la formation continue, en conjuguant pratique et dimension humaine.

Deux métiers, deux parcours

En juin 2025, Christophe Santschi, directeur et propriétaire de l'École Médica, rachète l'École Minerva. Fondée en 1991 avec ses parents, l'École Médica réunit désormais ses forces avec celles de l'École Minerva pour renforcer son offre de formation.

L'École prépare notamment au CFC d'assistant.e médical.e et au diplôme de secrétaire médical.e H+. Son enseignement de qualité s'appuie donc sur des plans de formation reconnus. Le métier d'assistant.e médical.e est polyvalent et multidimensionnel: il combine tâches administratives, accueil des patients, soins et, selon les cabinets, activités de laboratoire et de radiologie. La formation peut s'effectuer selon un parcours associant école et pratique en cabinet ou en voie duale. Le cursus de secrétaire médical.e H+ est davantage axé sur l'organisation et la gestion administrative. Il ouvre des perspectives dans les cabinets, les groupes médicaux et les établissements hospitaliers. Il est proposé en journée sur six mois ou le samedi sur une année, une formule adaptée aux personnes qui travaillent en parallèle.

Se former tout au long de sa carrière

L'École Médica Minerva propose également des formations continues en «prises de sang et injections» et «bandages et pansements». Elles s'adressent aux professionnels de la santé qui souhaitent développer leurs compétences ou élargir leur pratique.

L'humain au centre

Pour Christophe Santschi, la qualité de la formation ne se mesure pas seulement à la maîtrise des gestes. «L'élément humain est absolument central dans cette profession», rappelle-t-il. Alors que l'intelligence artificielle fera évoluer certaines tâches administratives, l'accueil et l'écoute resteront essentiels. Car, avant même la consultation, le professionnel de santé est souvent la première voix que le patient entend. Et cette rencontre, elle, ne se délègue pas à une machine.

Plus d'informations sur
www.ecole-medica.ch



SMART | CAUTION

La garantie de loyer sans dépôt

Depuis 20 ans, SmartCaution simplifie la vie des régies, des bailleurs et des locataires.

DÉPÔT BANCAIRE

~~CHF 4'500.-~~ *

bloqués sur un compte

AVEC SMARTCAUTION

CHF 0.-

Votre argent reste à vous.

*** Exemple pour une garantie de loyer de CHF 4'500.-**

smartcaution.ch

Un partenaire sûr et fiable

Compagnie d'assurance agréée FINMA, spécialiste des garanties de loyer sans dépôt bancaire.

SOUSCRIPTION

3 minutes

pour souscrire en ligne

ATTESTATION

24 h

pour recevoir votre attestation

PRIME ANNUELLE

dès CHF 25.-

les meilleurs tarifs de Suisse

CONFIANCE

100'000+

clients en Suisse depuis 2007

Scannez, souscrivez.

SmartCaution SA, compagnie d'assurance agréée FINMA, spécialisée dans les garanties de loyer

Route des Acacias 24, CH-1227 Carouge • Appel gratuit **0800 100 201** • info@smartcaution.ch